

ULDARIC,

OU

LES EFFETS DE L'AMBITION.

II.

ULDARIC,

OU

LES EFFETS DE L'AMBITION;

ROMAN HISTORIQUE,

PAR L'AUTEUR D'ARMAND ET D'ANGELA.

Un frère est un ami donné
par la nature.
MORT D'ABEL.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le Cœur, N.° 4.
1808.

ULDARIC,

OU

LES EFFETS DE L'AMBITION.

Le vénérable Hélicardus, qui croit la duchesse de Bohême seule, et qui vient s'informer du succès de ses soins généreux, entre dans l'appartement, aperçoit le groupe royal. Egaré par son cœur, n'écoutant que l'impétuosité de ses désirs, le saint ministre du Dieu des miséricordes se persuade que le grand ouvrage de la réconciliation est achevé; il tombe aux pieds de ses maîtres : Seigneur, dit-il à Uldaric, je le vois, la nature a parlé; votre trop malheureux frère est rentré dans ses droits sur votre cœur;

ses fers seront brisés. — Sage Hélicardus, que n'est-il en mon pouvoir de lui rendre tout ce que je lui ai ravi? mais hélas! le pouvoir des rois ne lui rendra point un seul rayon de lumière; n'importe, s'il consent à me pardonner ce forfait, je descendrai sans peine du trône pour le replacer au rang suprême; trop heureux, si je peux à ce prix retrouver la paix du cœur! — Vous l'aurez, seigneur, reprit avec enthousiasme Hélicardus; lorsqu'on triomphe ainsi de soi-même, qu'on étouffe l'ambition, surmonte l'orgueil, pratique la générosité la plus sublime, on doit se flatter d'être heureux. — Pontife du Dieu vivant, votre ministère doit être un ministère de paix et de réconciliation; chargez-vous de la mienne avec Haromirius, je n'ose encore lui donner un nom plus doux; qu'il consente à

me pardonner et à bénir le fruit de notre hymen ; qu'il promette de tenir lieu de père à mon fils, lorsque la mort lui aura enlevé le sien; si j'obtiens l'objet de tous mes vœux, je ne regretterai ni le trône ni les grandeurs. — Détournez, dit Béatrix en larmes, détournez de votre pensée des images funèbres; vous vivrez, ô Uldaric ! pour jouir des caresses d'un fils, de la tendresse de Béatrix, de l'amour de votre peuple et des consolations que vous répandrez sur les derniers jours de votre frère; son pardon, je le sens, doit être nécessaire à votre repos; et quand vous l'aurez obtenu, rien ne manquera plus à votre bonheur. Le duc de Bohême soupira. Le bonheur ! reprit-il, je n'ose plus en espérer; la paix, la douce paix du cœur, voilà tout ce que je demande au ciel.

Après cette scène touchante, Héli-

cardus, suivant les vœux de son souverain et ceux de son cœur, se disposa, dès le jour même, à quitter Prague et à porter des paroles de consolation et de paix à un malheureux qui languissait depuis bien long-temps sous le poids d'une cruelle oppression. Le comte de Ranssbergg accompagna le fidèle ami d'Haromirius dans sa course bienfaisante. Pendant le trajet, ces deux ames sensibles s'entretinrent long-temps des moyens qu'il faudrait prendre pour annoncer au royal captif l'heureux changement arrivé dans son sort. Passer tout à coup des fers à la puissance, et d'une tour solitaire et obscure à la pompe d'une cour brillante, cette étonnante révolution demandait à être connue graduellement; la prudence et l'amitié voulaient que l'on préparât cette touchante victime de l'ambition au

ort heureux qui allait devenir son
partage. Le comte de Ranssbergg,
pour ménager les sensations, se char-
gea de paraître le premier devant
Haromirius, et de commencer à lui
annoncer l'arrivée du sage Hélicar-
lus près de lui comme un bienfait
du ciel, qui lui envoyait un ami, afin
de recueillir ses larmes.

A leur arrivée près du gouverneur
de la tour, le comte Harispe fut
bien étonné de revoir le bienfaiteur,
dont il avait brisé les fers, revenir
aux mêmes lieux où il avait gémi,
et demander un entretien secret avec
le prisonnier confié à sa garde. Sans
chercher à connaître les secrets de
l'état et ceux de Rodolphe, Harispe
introduisit l'envoyé d'Uldaric dans
l'appartement où, depuis bien des
années, gémissait son frère. En y
entrant, le comte fut saisi d'un fré-

missement secret ; il désirait et redoutait en même temps de revoir son maître dans l'état affreux où l'avait réduit la haine. Cette chambre obscure qu'éclairait à peine un jour sombre, ces meubles antiques, ces barreaux rapprochés qui semblaient refuser un passage au zéphir bienfaisant qui aurait voulu apporter sur son aile au triste captif le parfum des fleurs, ce silence, qui régnait par-tout, cette profonde nuit répandue sur tous les objets qui environnaient Haromirius, cet abandon, cette longue uniformité d'instans toujours semblables, la triste comparaison d'un bonheur passé sans retour et d'une infortune sans remède ; tous ces objets réunis déchiraient le cœur du sensible Rodolphe ; aussi, en pénétrant dans cet affreux séjour, fut-il obligé de suspendre un instant sa

course, afin de cacher son émotion.

Lorsqu'il se sentit plus maître de lui-même, il s'approcha du royal captif. — Seigneur, lui dit-il, permettez-vous à un fidèle sujet de venir vous demander si vous avez, au sein de vos malheurs, conservé de son dévoûment un faible souvenir. — Votre voix, répondit Haromirius, rappelle à mon cœur flétri une douce sensation. Je ne sais si c'est un songe, mais il me semble que je l'ai entendue, réunie avec une encore plus harmonieuse, et qui, depuis très-long-temps, ne frappe plus mon oreille attristée: n'êtes-vous pas le musicien de la forêt? — Oui, seigneur. — Pourquoi avez-vous cessé vos concerts? la cruelle sévérité de mes ennemis en aurait-elle été alarmée? Comment se fait-il alors que vous ayez pu pénétrer aujourd'hui

jusqu'à moi? Si, au contraire, votre longue absence du pied de mon cachot ne fut causée que par la lassitude des soins que vous rendiez à un malheureux, quel motif vous ramène aujourd'hui près de lui? — Le désir de me justifier d'un lâche abandon, l'espérance d'apporter de douces paroles de consolation à votre ame, l'idée que peut-être vous auriez du plaisir à savoir près de vous celui qui, dans son obscurité, rendit à votre malheur tous les soins que son cœur lui dictait. — Vous m'avez bien jugé, dit Haromirius en tendant la main à Rodolphe, j'ignore qui vous êtes, où vous habitez, si mon infortune me permettra de conserver l'espérance de savoir qu'on s'intéresse à mon sort; n'importe, j'éprouve que la pitié est un baume pour le cœur affligé; la vôtre m'est bien douce. Ah! dites-

moi quel événement imprévu vous fit renoncer aux projets bienfaisans d'adoucir mes ennuis ? N'aviez-vous pas une fille, qu'est-elle devenue ? Puisse le ciel, en récompense de sa pieuse sensibilité, répandre sur ses jours, sur les vôtres, tout le bonheur que vous méritez si bien !

Le comte de Ranssbergg, suivant les désirs d'Haromirius, lui raconta tous les événemens de sa vie que l'on vient de lire. Excepté la scène entre Béatrix, son époux et le pontife de Prague, le royal captif sut tout le reste ; sa surprise fut extrême en retrouvant dans le musicien de la forêt le comte Rodolphe ; il parut enchanté de savoir l'heureuse tournure qu'avaient prise ses affaires, et applaudit au choix d'Uldaric. Son ame noble et généreuse parut touchée aussi de la fin déplorable de Ladislas.

Haromirius garda un profond silence sur le compte de son frère; ensuite il remercia Rodolphe du ton le plus pénétré d'avoir renoncé à la cour et à ses fêtes, pour venir dans une prison ténébreuse visiter un malheureux captif; mais il l'engagea, malgré la douceur qu'il goûtait dans son entretien, à retourner près de ses enfans. Les liens les plus doux, lui dit-il, vous y enchaînent; il ne faut pas chercher à les rompre, resserrez-les plutôt de tout votre pouvoir; revolez au sein de votre famille: on est si heureux d'en avoir une tendre et fidèle! Haromirius prononça ces derniers mots avec une amertume et un accent déchirant, qui fit frémir Rodolphe; il vit que son maître se reportait dans l'instant par la pensée à une douloureuse catastrophe, ses yeux se baignèrent de larmes; le

prisonnier les sentit couler sur sa main froide et tremblante.

Nous nous sommes entendus, comte de Ranssbergg, lui dit-il, c'est assez prolonger une scène trop touchante ; j'ai pu résister au désespoir, braver la fureur de la haine, souffrir une longue captivité ; mais, j'éprouve que je n'ai pas de force contre l'attendrissement, laissez-moi ; votre pitié me rendrait encore plus malheureux en me rendant plus faible pour soutenir mon sort : vous le voyez, la nature est d'accord avec le malheur, pour lui conserver sa victime; je dois croire que j'ai encore bien long-temps à souffrir. Le ciel l'ordonne, résignons-nous ; et laissez-moi parcourir solitairement ma triste course, elle aboutira un jour au tombeau : si cette heure est longue à sonner, le repos sera éternel aussi. — Avant ce jour qui n'a plus de len-

demain, répondit Rodolphe, une grande consolation vous est réservée dans les trésors de la miséricorde divine ; je ne suis pas, seigneur, le seul sujet fidèle qui vous reste, il en est un autre que son cœur a conduit ici, réfuseriez-vous de lui accorder la même faveur qu'à moi ? — Un sujet fidèle, répète Haromirius étonné, un souverain précipité du trône n'en conserve plus ; que dis-je ! amitié, pardonne ce blasphême, si Hélicardus vit encore, c'est lui que son zèle a conduit dans ces lieux.

Oui, seigneur, dit le sensible archevêque de Prague en se précipitant près du captif étonné, oui, vous avez bien jugé mon cœur, lorsque vous avez deviné que c'était moi qui traversais sur l'aile du sentiment l'espace qui nous séparait ; depuis long-temps je soupirais en secret pour obtenir

cette consolation ; le ciel, qui voulait me punir et vous éprouver, la refusait toujours à mes larmes ; enfin je vous revois , et je viens vous demander le pardon du crime affreux que l'on a commis envers le meilleur des maîtres , le plus sensible des frères , le plus généreux des hommes. Vous voyez en moi l'organe du plus vif repentir, du plus cuisant remords. Plus sévère que la Divinité , Haromirius, ne le repoussez pas; un Dieu est prêt à pardonner au coupable Uldaric ; faible mortel , quoique opprimé par sa cruelle ambition , pardonnez - lui aussi.

Qu'entends-je, s'écria Haromirius étonné ? ne suis-je pas le jouet d'un songe trompeur ? Quoi ! Uldaric du sein de son palais magnifique, au milieu de ses flâteurs empressés , parmi le tumulte de ses fêtes bril-

lantes, l'heureux Uldaric tourne ses yeux fatigués de plaisirs vers mon cachot affreux, et le pardon de sa victime est nécessaire à son bonheur ! Céleste vertu, ta voix harmonieuse se fait donc entendre au milieu des succès du crime pour venir troubler ses jouissances. Nature outragée, en vain on cherche à se soustraire à ton touchant empire, tu te tais dans le tumulte des passions ; mais viennent-elles à se calmer, tu ressaisis toujours tes droits. — L'éprouvez-vous dans cet instant, dit le pieux Hélicardus en tombant aux genoux de son maître ? et puis-je espérer de reporter à Prague le consolant pardon que je suis chargé de solliciter de votre clémence ? L'attentat est inouï, je le sens, l'offense fut aussi longue que cruelle ; mais enfin serez-vous aussi inexorable qu'on fut barbare, et

isserez - vous descendre Uldaric
ans la tombe, chargé du terrible
ırdeau de ses remords ? — Tout-
uissant, je n'ai pu faire son bonheur;
ıjourd'hui, chargé de chaînes, pri-
é de la lumière du jour, des biens de
ı fortune, des consolations du cœur,
ue me demande-t-il ? — Je vous l'ai
it, un généreux pardon. — Puisse
ɜ ciel lui pardonner comme moi !
uisse-t-il lui-même se pardonner
oubli des devoirs sacrés de la nature
t de l'humanité ! — Ce n'est pas tout
ncore : Uldaric vous offre la cou-
onne qu'il vous avait ravie ; il veut
escendre du haut rang qu'il ne doit
u'à la trahison ; pour y replacer ce-
ıi que les lois de l'état et les droits
e la naissance y avaient fait asseoir.
- O efforts sublimes du repentir! s'é-
rie Haromirius ; quoi ! le maître de
ı Bohême consent à reprendre le

titre de simple sujet; il étouffe l'orgueil du rang, foule aux pieds les prestiges de la vanité, les prétextes de l'amour-propre, les illusions de la flatterie, pour se réconcilier enfin avec son frère; il n'est pas de sacrifices qui lui coûtent! Hélicardus, Rodolphe, vous tous, mes amis, écoutez-moi; ce moment, le plus beau de ma vie, me dédommage de tout ce que j'ai souffert; oui, savoir Uldaric rendu à l'honneur, à ses devoirs, à la vertu, c'est le prix le plus doux, le plus cher que le ciel puisse accorder à mes longs malheurs, à ma constante résignation.

L'archevêque de Prague et le comte de Ranssbergg, touchés de la générosité d'Haromirius, lui témoignèrent l'admiration que leur causait le prompt oubli que sa grande ame accordait à une offense aussi cruelle.

Le

Le royal captif ensuite, sans s'expliquer sur ses projets futurs, consentit à suivre ses guides à Prague, et dès le jour même ses fers furent brisés. Harispe, que les rares vertus, le constant courage de son prisonnier avaient vivement touché, témoigna une joie bien vive en apprenant que ses redoutables fonctions étaient terminées, et que les malheurs d'Haromirius touchaient à leur terme.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le triste frère d'Uldaric, escorté de ses amis fidèles, prit la route de son ancienne capitale, où l'attendait une scène bien touchante. A mesure qu'il avançait vers le terme de son voyage, ses forces l'abandonnaient. Je redoute, disait-il à ses guides, l'entrevue qui se prépare, et l'attaque livrée à mon cœur par la nature; comment soutiendrai-je le remords

qui se réveillera dans l'ame d'Uldaric à mon aspect ? comment lui inspirer du courage ? Hélas ! je sens que le mien m'abandonne à la seule pensée de sa douleur. Ambition funeste, que de maux tu nous causes ! Cependant le terme du voyage avançait ; déjà on apercevait la ville de Prague et ses belles habitations, lorsqu'on entendit le bruit d'un char léger qui s'approchait. Haromirius tressaillit : Si c'était mon frère ! dit-il d'une voix entrecoupée.

A mesure que le mouvement des roues se faisait plus entendre, son trouble augmentait; enfin la calèche s'approche, et le comte de Ranssbergg distingue qu'elle ne contient que la duchesse de Bohême et Brétislas; alors il fait signe à ses gens d'arrêter. Les deux voitures se joignent. — C'est ma fille qui vient au-devant de vous,

dit Rodolphe à l'illustre aveugle; elle vient déposer à vos pieds le fruit de son hymen, et vous engager à bénir son fils. — Où est-elle ? où est-elle ? dit Háromirius en étendant ses mains qui cherchaient Béatrix au défaut de ses yeux. Douce et constante consolatrice d'un malheureux, ah ! venez recevoir sans obstacle l'expression d'une vive et longue reconnaissance! Depuis bien du temps je me croyais abandonné par vous; mais je sais à présent qu'en quittant la sombre enceinte où je gémissais pour monter sur le trône, vous avez emporté dans votre cœur l'image du captif dont vous aimiez à venir souvent adoucir les ennuis. Seigneur, répondit Béatrix en se jetant à ses pieds avec son fils, permettez qu'au nom d'un coupable qui nous est cher, l'innocence et la tendresse sollicitent sa grace; il fut

bien criminel sans doute, mais vous ne vous montrerez pas moins grand, moins généreux, je l'espère. — Où est votre époux, répondit Haromirius? — Il n'ose s'offrir à vous, sa grace n'étant pas encore prononcée; mais un mot, un seul mot de votre bouche lui rendra la vie, à nous le bonheur. — Pouvez-vous douter qu'il ne soit favorable à vos vœux, Béatrix? Avez-vous conservé cette agathe que j'osai vous envoyer en échange des doux présens de Pomone et de Flore que je tenais de votre généreuse pitié? — Oui, seigneur; gage de votre royal souvenir, elle m'était bien précieuse. — En vous l'offrant, rappelez-vous que je vous promis une reconnaissance aussi durable que ma vie. — Votre bouche daigna m'assurer que les faibles adoucissemens que j'étais assez heureuse pour apporter à vos

maux, étaient de quelque prix pour vous. — Eh bien ! voici le moment de m'acquitter envers ma consolatrice ; je pardonne à son époux, je bénis son enfant, et je souhaite à leur règne la paix et le bonheur qui furent refusés au mien. —Ah ! seigneur, que de bienfaits ! Uldaric ne craindra plus votre présence ; un généreux oubli du passé de votre part, une profonde et respectueuse soumission de la sienne, voilà les garans sûrs d'une réconciliation tendre et durable ! Puisse notre vie entière, consacrée à votre bonheur, vous prouver la reconnaissance qui anime nos cœurs !

Après les douces et mutuelles assurances d'un sentiment bien partagé, la duchesse de Bohême et son fils prirent place à côté d'Haromirius dans sa voiture, tandis que le comte de Ranssbergg partit dans la calèche

pour arriver plutôt au palais instruire Uldaric de la scène touchante qui venait de se passer, et du pardon généreux que son frère lui accordait. Hélas ! il était temps que l'envoyé d'Haromirius se hâtât de faire cesser les douloureuses agitations du cœur d'Uldaric. Succombant sous le poids des remords, brisé par la douleur, battu par tous les orages des passions, l'impétueux époux de Béatrix était près de succomber à tous les genres de tourmens qui déchiraient son cœur, lorsque Rodolphe fut introduit près de son maître. En le voyant seul, Uldaric s'écrie : où est mon frère ? qu'est devenue la duchesse de Bohême ? pourquoi Hélicardus n'accompagne-t-il point vos pas ? est-ce qu'il m'aurait abandonné ? Hélas ! je vous fais horreur à tous. Ladislas, Ladislas, en m'entraînant avec toi

dans l'abîme du crime, pourquoi ne t'ai-je pas suivi dans celui du Tartare?

En achevant ces mots douloureux, le duc de Bohême tombe renversé dans son fauteuil ; tous ses traits offrent l'image du plus profond désespoir. — Calmez-vous, Uldaric, lui dit Rodolphe en lui prenant la main avec tendresse, modérez la vivacité impétueuse de vos passions, vous n'êtes pas abandonné comme vous semblez le craindre, et votre sort n'est pas aussi affreux que votre imagination ardente vous le fait croire. Sans doute vous fûtes bien coupable ; mais enfin les remords appaisent la colère d'un Dieu vengeur, la foudre s'éteint dans les larmes du repentir, et il pardonne....Haromirius suit son exemple. Rendu désormais au bonheur, à la paix, l'union

régnera de nouveau dans votre famille, et vous prouverez à la terre étonnée que, si le forfait fut grand, la réparation fut éclatante, et qu'en sacrifiant son orgueil pour revenir à la vertu, c'est aussi le seul moyen de recouvrer la félicité. — Ami trop sensible, quel baume vous répandez sur les blessures de mon cœur! Quoi! mon frère consent à oublier mes forfaits, il me pardonne. — Il fait encore plus, il vous aime toujours. — Ah! conduisez-moi près de lui, que j'arrose des larmes de la tendresse et du regret tous les pas qu'il va faire dans ce palais témoin de sa gloire, de ma trahison, de sa défaite et de son supplice. — Non, il faut ménager cette ame trop sensible, Béatrix vient déjà, en sollicitant votre grace, de lui causer une émotion bien vive : suspendons jusqu'à demain une entrevue

vue que vous désirez et redoutez également l'un et l'autre, et qui n'est pas sans danger pour vos deux cœurs. — Demain, encore un délai, hélas ! pourquoi différer ? l'avenir est-il à nous ? domaine de l'éternité, elle peut en prendre possession à chaque instant. Quel regret alors d'avoir quitté la vie sans avoir obtenu l'objet de ses vœux ? — Non, Uldaric, un si court espace ne peut renverser l'édifice de votre bonheur, et trop de précipitation au contraire lui deviendrait peut-être funeste. Croyez-moi, confiez-vous à une sage et longue expérience pour modérer la fougue trop ardente de vos désirs ; songez qu'ils vous ont égaré une fois, ne les choisissez donc plus pour guide, dans la carrière de votre vie, et laissez à l'amitié le soin de veiller aux intérêts de votre cœur. Je m'abandonne à ces

soins, Rodolphe, disposez de moi, j'attendrai sans murmure l'instant propice à mes vœux. Quand je fus assez coupable pour n'en former que de criminels, j'eus le malheur de les voir exaucés; aujourd'hui qu'ils n'ont pour but que de réparer mes attentats et d'en obtenir l'oubli, dois-je craindre de les voir rejeter? oh! non, la puissance divine, protectrice suprême de la vertu, les a inscrits dans son livre immortel, et l'ange protecteur de l'union fraternelle veille actuellement sur eux pour les faire réussir.

Comme Uldaric achevait ces mots, Béatrix revint près de lui. Elle avait accompagné Haromirius dans l'appartement destiné à le recevoir, et avait laissé près de sa personne son fidèle et cher Hélicardus. Son époux, en la revoyant, éprouva une douce

joie. Ses chagrins s'adoucissaient près d'elle, sa main chérie semblait soulever de dessus son cœur le poids des remords qui l'accablaient.—Vertueuse compagne, lui dit-il, d'un trop coupable époux, ah ! dis comment est mon frère ; parle-moi de l'impression qu'il a éprouvée en se retrouvant dans le palais de ses aïeux, et environné encore une fois de la pompe royale. A-t-il paru attendri des soins que j'ai ordonné que l'on rende à ses malheurs et à son rang ? a-t-il sur-tout nommé Uldaric ? croyez-vous que son cœur m'appelle au milieu de tous les objets qui doivent lui rappeler l'heureux temps où nous étions unis ?

Votre frère, seigneur, répondit la duchesse de Bohême, témoigne toujours une noble reconnaissance pour les hommages que, dans ces lieux,

on s'est empressé de lui rendre. Ces écuyers, ces gardes, l'officier chargé plus spécialement de veiller sur son sort, ont tous reçu des témoignages de son affable bonté. On voit sans peine en lui qu'une longue habitude de souffrir ne lui a pas fait perdre celle de régner; le changement de son sort ne peut influer sur sa conduite. Toujours grand, toujours généreux, Haromirius porta le poids des fers avec courage, il revient dans le palais de ses aïeux avec modestie, et reprend le diadême sans orgueil, comme il l'a quitté sans faiblesse. Du reste, obéissant dans cet instant aux lois de la prudence, il renferme dans son cœur le désir qu'il aurait de vous revoir.

Votre nom ne lui a point échappé; n'en soyez pas surpris; souvent plus un objet nous occupe, et moins nous

voulons le laisser voir, sur-tout dans une situation aussi extraordinaire. Vous venez de faire beaucoup pour votre frère, seigneur ; mais vous n'avez pas tout fait encore; il vous reste un devoir à remplir, Haromirius l'attend et doit l'attendre.

Je le remplirai, dit Uldaric en soupirant; je consens à revoir un maître offensé, pourvu que j'aie l'espérance de retrouver le cœur d'un frère, et que je conserve le vôtre, ma chère Béatrix ! Mais hélas ! dépouillé bientôt du rang suprême, réduit à l'état obscur de simple sujet, daignerez-vous encore me plaindre et m'aimer ? consentirez-vous à partager ma chute ? — Elle n'est causée que par la vertu, et Uldaric doute que Béatrix consente à partager son sort ! Il fallait en douter, quand vous m'avez fait offrir de m'asseoir sur

un trône sanglant ; c'est alors que vous m'auriez bien jugée. Oui, sans la volonté d'un père et l'espoir secret que je conservais dans mon cœur de servir près du vôtre la cause d'un opprimé sans défense, Uldaric, je vous le dis sans détour, jamais la fille du comte de Ranssbergg ne serait devenue duchesse de Bohême ; mais l'action généreuse que vous avez faite pour nous, le récit des vertus que vous exercez sur le trône, et qui parvenait par le ministère de la renommée jusque dans notre humble hermitage, tout disait à mon cœur : Uldaric reviendra un jour aux droits sacrés de la nature, aux devoirs de la justice ; et cette victoire sublime sera le fruit de ton union. Actuellement qu'elle est réalisée cette douce espérance, que j'ai obtenu l'objet de tous mes

vœux, croyez-vous encore, trop injuste époux, que je veuille profiter des droits que la reconnaissance peut-être me donnerait sur le cœur d'Haromirius, pour rester au sein des grandeurs. Ah! connaissez mieux Béatrix; je n'ai consenti à m'asseoir avec vous sur le trône que dans l'espérance que vous y replaceriez un jour votre frère. Il est venu cet instant, et je vous suivrai avec plus de joie dans l'exil, l'obscurité, que je ne fus heureuse lorsque votre main posa le diadême sur mon front. — Ame trop sublime, pardonnez une défiance peut-être permise au malheur. J'ai douté de votre constance, de votre pitié; mon amie, la seule amie que je possède sur la terre, oh! pardonnez-moi; obtenez-moi aussi le pardon....

Uldaric n'acheva pas; sa figure

pâle, son regard sinistre, ses mains jointes peignaient le plus vif, le plus profond désespoir. Béatrix fut touchée de la violence de sa douleur. — Malheureux ! lui dit-elle, pourquoi donc ne pas chercher à modérer des passions trop impétueuses ? Ne sentez-vous pas que leur empire tyrannique vous place toujours entre le doute et le remords ? Craindre ce que vous aimez, ou vous haïr vous-même, voilà donc votre destinée. Il n'y a qu'un instant, vous osiez craindre l'abandon de votre amie ; actuellement, vous redoutez, je le vois, le ressentiment de votre frère. Rassurez vous ; peut-on maudire ceux que la nature nous ordonne d'aimer ? — Béatrix, la douce voix de ta pitié calmerait les orages de mon cœur, si je n'étais pas si coupable ; mais je fus bien criminel ! .... Haro-

mirius bien malheureux ! — Vous avouez vos crimes ; votre frère, seigneur, les oubliera. D'ailleurs, je vous l'ai dit, sur la route de Prague il a béni votre fils, pardonné à son père. Croyez-vous que, dans le palais de ses aïeux, dans ce séjour rempli pour lui du souvenir de votre ancienne union, osez-vous penser qu'Haromirius désavoue les paroles de paix qu'il a prononcées sur la tête de l'innocence. — Il n'avait pas encore son assassin près de lui ; le souvenir des soins que Béatrix rendit à son infortune, était présent à son cœur, et le disposait au pardon. Mais son coupable époux, il ne doit plus y avoir, pour lui, dans la nature entière, ni pitié, ni indulgence. — Uldaric, je le vois, mes accens ne peuvent ramener la confiance dans votre ame abattue. L'avenir, je l'espère,

dissipera vos alarmes, justifiera mes espérances, et ramenera la douce paix au milieu de nous; elle en est bannie depuis bien long-temps; que dis-je! ma tendresse constante, mes soins attentifs, les innocentes caresses de mon fils, du vôtre, rien n'a pu vous rendre heureux. Maître d'un état puissant, chéri de vos sujets, en paix avec vos voisins, adoré dans votre famille, sûr du cœur de Béatrix, Uldaric, depuis que je vous connais, vous n'avez pas eu un jour, un seul jour de bonheur, que dis-je! pas même de repos. Ah! si le ciel n'accorde pas à mes vœux de ramener le calme dans votre ame, je le sens, la mienne sera brisée de douleur... Mais laissez-moi l'espérance de vous voir heureux encore.

Le duc de Bohême secoua tristement la tête... — Un pardon, un

mot de tendresse, dit-il douloureusement, c'est tout ce que je demande. — Vous l'obtiendrez, vous l'obtiendrez, Uldaric; après cela, serez-vous heureux? Oh! dites-moi que vous serez heureux; mon cœur a besoin de le croire, du moins de l'espérer.

Uldaric serra doucement la main de Béatrix, et la posant sur son cœur: — Il a bien souffert, dit-il, le vôtre aussi, je le sens, et c'est ce qui a redoublé mes angoisses. Je ne suis né que pour le malheur de tout ce que j'aime, de tous ceux dont la nature et l'amour m'avaient confié le bonheur.—Vous le ferez un jour, et ce jour n'est pas bien éloigné. — Avant d'y atteindre, quel moment affreux a passé! quelle épreuve m'attend! Le revoir! dans quel état, grand Dieu! et cet état fut mon ou-

vrage. — Non, ce n'est pas le vôtre; le désir de régner, la soif des grandeurs ont pu vous égarer au point de renverser du trône un frère malheureux. Vous l'avez fait; sa chute est votre crime, je le sais; mais vos fautes s'arrêtent là. Un ministre barbare, ami perfide et sacrilége, a fait le reste. Trahissant le dépôt royal que vous lui aviez confié, abusant de l'autorité qui ne lui fut remise par vous que pour protéger les jours d'Haromirius, son supplice est son ouvrage, et sa mort tragique a trop bien vengé sa victime pour que le cœur généreux d'Haromirius conserve le désir de vous punir de la cruauté de Ladislas. D'ailleurs, formé du même sang, il a besoin, comme Uldaric, d'affection pour vivre. Aimer lui paraît un plaisir, pardonner lui semble un devoir, nous chérir

répandra de la douceur sur ses derniers jours. S'il éloignait nos cœurs de lui, sa vieillesse serait solitaire; car il sait trop bien que le pouvoir suprême ne donne pas des amis, et jamais alors les doux accens de l'amitié ne se feraient entendre dans cette longue nuit ténébreuse à laquelle il est condamné.— O pouvoir magique du sentiment! s'écria Uldaric transporté. Béatrix, vous faites passer dans mon ame coupable la confiance qui anime votre ame pure et céleste. Oui, mon amie, je me persuade que vos vertus se placeront entre le courroux du ciel, la haine d'Haromirius et les crimes d'Uldaric. Comme le duc de Bohême achevait ces mots, le comte de Ranssbergg lui fit demander une audience secrète pour l'entretien d'une affaire d'état dont il était occupé en ce mo-

ment. Béatrix s'éloigna ; elle était moins triste, elle laissait son époux moins affligé. Le travail du souverain et du ministre se prolongea fort avant dans la nuit ; la politique seule semblait les occuper ; mais, sans parler d'autres choses, leur cœur s'entendait. Quand le conseil fut fini, Rodolphe, en se levant, dit au duc : Seigneur, j'ai quitté ce soir assez tard votre frère ; nous avons causé longtemps ; il m'a témoigné le désir de vous voir. — Demain, m'a-t-il dit avec expression, demain est le jour de ma naissance ; il y a bien des années qu'il s'écoule solitairement, mon cœur désire le passer en famille. Que cette époque soit celle de notre réunion avec Uldaric ; je croirai après recommencer ma carrière, et rentrer de nouveau dans la vie. Souscrivez-vous, seigneur, à ce vœu du

sentiment? — Ah ! Rodolphe, que vos paroles répandent de douceur dans mon ame agitée ! C'est lui, c'est Haromirius qui le premier désire me savoir près de lui, et appelle son frère. Au nom des doux nœuds qui nous unissent, revolez vers celui que je brûle de revoir ; retracez, s'il est possible, mon repentir, mes regrets, ma douleur ; mais que dis-je ? ah ! laissez-moi lui peindre demain l'état de ce cœur qui le chérit, même lorsqu'il l'offensait si cruellement, et que je lise dans ses traits qui furent toujours pour moi le miroir de ses affections, si je peux espérer de lui être encore cher.

Rodolphe s'éloigna, en reportant les expressions d'Uldaric à son sensible frère. On juge bien que le reste de la nuit ne fut pas très-calme pour les illustres habitans du palais de

Prague, et que le sommeil ne répandit pas ses pavots bienfaisans autour d'eux. L'attente de la scène qui se préparait pour le lendemain, était de nature à éloigner le paisible Morphée avec l'escorte fantastique des songes ses enfans. Béatrix redoutait une émotion trop vive pour l'ame d'Uldaric, déjà épuisée par tant d'assauts. Haromirius craignait plus le repentir impétueux de son frère qu'il n'avait redouté son ambition ; il aurait voulu une douleur tranquille comme sa résignation, calme comme sa conscience, et il connaissait trop bien la violence des passions d'Uldaric pour l'espérer. Celui-ci, de son côté, battu par les orages de son imagination, aux prises avec sa conscience, méditait une réparation éclatante comme l'offense, et tremblait plus d'éprouver la clémence de son frère

frère que son courroux. Le vénérable Hélicardus, qui devait être l'organe d'un Dieu de paix et le ministre de la réconciliation, moins agité par l'habitude de commander à ses passions, mais non moins intéressé au succès de cette affaire si consolante pour son cœur, passa aussi cette nuit mémorable, sans permettre au repos d'approcher de lui. Prosterné en prières sur les marches du saint autel, ses vœux demandaient au ciel de faire descendre la miséricorde sur la terre, et de disposer les cœurs de manière à faire triompher la religion qui pardonne, sur les passions qui ne pardonnent pas.

Au premier rayon de ce jour qui devait être si beau pour la nature et pour la vertu, Haromirius qui ne pouvait le voir, mais qui était averti

de son approche par le ministère de l'airain sonnant, Haromirius appelle près de lui l'écuyer fidèle qui, depuis son retour dans le palais de Prague, veillait sur son sort, et dirigeait ses pas chancelans. O vous! lui dit l'illustre Bélisaire, qui rendez à mon malheur des soins si empressés, je suis bien sûr que votre cœur sensible souscrira aux vœux que le mien forme en cet instant. Depuis mon retour dans ce palais où je commandais jadis en maître, je n'ai pas essayé de franchir l'enceinte de mon appartement; j'attendais qu'Uldaric s'expliquât sur l'instant choisi pour notre réconciliation, elle est fixée à ce jour qui commence; mais avant cette scène touchante qui s'apprête, je voudrais offrir le tribut de mes vœux à l'autel de mon Dieu, et celui de mes prières au tombeau de mes pères. Je ne

pourrai plus revoir la tombe où repose celui qui m'avait transmis son nom, et celle de la tendre mère qui m'avait inspiré ses vertus; mais du moins je presserai de mes lèvres glacées le marbre qui couvre leurs restes, et sur leur poussière inanimée je jurerai de pardonner à leur fils, d'aimer encore mon frère.

A ce vœu touchant d'une belle ame, l'écuyer d'Haromirius souscrivit sans délai. Son bras fidèle guida la marche incertaine de son maître jusqu'à la chapelle où ses désirs brûlaient de se rendre. Arrivés dans ce lieu vénérable où habitait le Dieu du ciel, et où reposaient les maîtres de la Bohême, Haromirius ne s'y trouva pas seul; son écuyer aperçut, en y entrant, Uldaric qui, amené dans ce séjour par le même sentiment qui y avait conduit son frère, était à ge-

noux sur le tombeau des auteurs de leurs jours. Béatrix, incertaine du succès de cette journée, était venue aussi arroser de ses larmes les marches de l'autel du Dieu vivant, et avait amené avec elle le jeune Brétislas, afin que ses prières innocentes désarmassent le courroux du ciel, et attirassent sur son époux toute l'indulgence d'Haromirius, toute la plénitude de son pardon.

En voyant réunis dans le même temple l'oppresseur et sa triste victime, l'épouse d'Uldaric frémit un instant; ensuite l'espérance rentra dans son ame. Le lieu, le moment de la réconciliation lui parurent bien plus favorables que dans le palais de Prague. Dans le séjour des grandeurs, tout aurait rappelé au souverain malheureux la perte de sa puissance; dans le séjour de la prière et de la mort, tout en

retraçait le vide et le néant. Peut-être la voix de l'ambition trompée lui aurait exagéré la perte d'un trône passager; ici chaque objet lui en faisait connaître la fragilité. Le palais de ses pères l'aurait fait ressouvenir qu'il fut roi, leur tombeau leur rappelait qu'il était homme. Dans l'asile du luxe, peut-être Haromirius aurait-il pu se montrer inflexible; dans le temple de son Dieu, Haromirius chrétien devait pardonner.

Ne se doutant pas que son frère était si près de lui, Haromirius s'avançait lentement vers le sanctuaire, soutenu par son guide; Uldaric, absorbé dans sa douleur et dans son recueillement, ne voyait rien autour de lui. Tout à coup le pontife de Prague, qui priait debout à l'autel, aperçoit les deux ennemis prêts à se joindre, à se toucher; il s'élance au

milieu d'eux, et prenant la main tremblante de son ami qu'il joint à celle de son maître : au nom du ciel, dit-il, qui vous a conduits l'un et l'autre dans ce temple saint pour vous réconcilier sous les yeux même de l'Eternel? au nom de vos augustes parens dont vous foulez la cendre dans cet instant, au nom des interêts de la religion que vous professez, vertueux opprimés, malheureux coupables, jurez ici de vous aimer encore comme autrefois. Jurez, vous Haromirius, de pardonner un attentat affreux; vous, Uldaric, de le réparer par une tendresse constante, une amitié sans bornes.

A cette épreuve inattendue, à cette demande solemnelle, les deux frères se troublent également. Béatrix voit leur émotion, elle redoute leur silence, et voulant emporter d'assaut

le cœur outragé qui lui paraît ne pas s'être encore rendu, elle se jette aux genoux d'Haromirius : Grace! seigneur, lui dit-elle, grace, paix et pardon! — Paix et pardon! répète à voix basse et entre-coupée Haromirius, point de grace, on n'en accorde qu'à son ennemi; un frère n'en fut jamais un. — A ce mot touchant, Uldaric (qui, dès le commencement de cette scène, avait renvoyé l'écuyer et Brétislas en parlant à voix basse au premier), se précipite auprès de sa femme, et serrant avec elle les mains de son frère, il les arrosa des larmes du regret, de la tendresse fraternelle, en lui disant : Puisse ma vie entière consacrée à vous soigner, puissent mes sollicitudes sur votre sort et sur votre bonheur, vous prouver à l'avenir ma reconnaissance pour votre généreux par-

don, et mon repentir pour mes lâches attentats.

Comme Uldaric achevait de prononcer ces mots, suivant ses ordres l'écuyer d'Haromirius rentre avec le jeune Brétislas qui s'avance avec grace vers l'illustre Bélisaire. Une de ses mains enfantines tient la couronne royale, l'autre porte le sceptre. Voilà mon fils, dit Uldaric, qui s'approche de vous; puis-je me flatter que vous daignerez l'accueillir? — J'ai déjà béni l'enfant de ma chère Béatrix, je dois aussi une caresse au fils d'Uldaric.

Haromirius, en disant ces paroles, avance sa main pour saisir Brétislas, il ne trouve que le diadême que celui-ci lui présente. Seigneur, lui dit Uldaric, recevez des mains de l'innocence la couronne que le crime vous avait enlevée; redevenu notre

maître

maître, régnez à jamais sur nous, et comptez sur nos cœurs: Comptez sur nos cœurs, répètent tous les témoins de cette scène touchante. Dans le même instant, Brétislas, porté dans les bras de sa mère, pose sur le front auguste d'Haromirius la couronne de ses aïeux : à cette action inattendue, l'émotion de l'illustre Bélisaire est à son comble. — Mon frère, Béatrix, mes amis, vous me rendez trop heureux, dit-il. Ah! ce beau jour me dédommage de tout ce que j'ai souffert depuis l'instant où j'ai résigné moi-même, sans regret, la couronne que vous me donnez en ce jour. Uldaric, dans celui où le sort m'enlevait les biens de la grandeur et de la fortune, je n'ai regretté que ton cœur; au moment où ton repentir me remet en possession de l'héritage de mes pères, le don le plus précieux pour

moi, c'est celui de ton cœur que tu m'offres.

A ce doux aveu, Uldaric, pénétré, laisse éclater les plus vifs transports de reconnaissance; ensuite il entraîne son frère loin du temple, et se charge seul de diriger sa marche. Haromirius sourit à ses soins, cherche à lui dissimuler l'amertume de son état, semble lui savoir gré des efforts qu'il fait pour l'adoucir, comme s'il oubliait qu'il en est cause, et ne parle que du bonheur de se retrouver au sein de sa famille. De retour au palais, le peuple, instruit qu'il a deux maîtres, appelle par ses vœux la félicité sur leur sort, et témoigne une joie bien vive en revoyant celui auquel il a dû de longs jours de paix et de bonheur. Un repas magnifique, une illumination générale, un air de fête et de joie distinguèrent cette jour-

née à jamais célèbre dans les fastes de la Bohême et dans les annales du sentiment. Le lendemain, les ministres, suivant les ordres d'Uldaric, se rendirent chez son frère pour commencer leurs travaux avec lui, et pour lui prouver qu'ils ne reconnaissaient pas d'autre souverain qu'Haromirius; celui-ci leur demanda pourquoi Uldaric ne les avait pas accompagnés, et s'il n'avait pas le projet de prendre avec lui les rênes du gouvernement. Je n'ai consenti, leur dit-il, à partager son trône que pour le réconcilier avec lui-même et lui rendre la paix du cœur qu'il avait perdue. L'ambition ne m'agite point; je connais trop bien les hommes actuellement pour être fier de régner sur eux; mais je chéris mon frère, je plains les remords du sentiment qui l'agitent, et n'accepte la puissance que pour tra-

vailler à le rendre au bonheur. Qu'il vienne donc la partager avec moi; nous offrirons au monde étonné le spectacle de deux souverains, régnant l'un par l'autre, vivant l'un pour l'autre, et portant ensemble le même sceptre sans discordes et sans jalousie. Hélas! s'il m'eût ouvert son cœur autrefois, il y a bien long-temps que ce tableau enchanteur pour l'humanité aurait frappé les regards de la Bohême.

Le comte de Ranssbergg, touché des sentimens généreux de son souverain, fut chercher Uldaric; celui-ci, en apprenant la résolution de son frère, éprouva un nouveau coup: Grand Dieu! dit-il, pourquoi faut-il que les conseils empoisonnés de la flatterie m'aient égaré dans l'abîme affreux du crime? Hélas! si, repoussant les avis odieux de Ladislas, je

fusse resté fidèle en dépit de lui, ou que j'eusse ouvert mon cœur au généreux Haromirius, sa sage modération aurait eu pitié de la fougue impétueuse de mes passions, il aurait plaint mon erreur, cédé à mon désir, fait alors pour moi ce qu'il fait aujourd'hui; et régnant sous son égide, j'aurais satisfait la soif de commander qui me dévorait, sans cesser pour cela d'être vertueux. — Ce regret tardif devient superflu, lui répondit Rodolphe; bannissez, je vous en conjure, de cruels souvenirs; Haromirius a pardonné, vos fautes sont réparées par un noble abandon de la puissance. En la quittant hier, vous avez fait votre devoir, seigneur; votre frère remplit le sien aujourd'hui, en la partageant avec vous; venez l'aider à porter un diadême dont le noble abandon vous rend si

digne, et secondez les vœux de son cœur par un prompt retour auprès de lui.

Uldaric s'empressa de suivre le comte de Ranssbergg auprès d'Haromirius. En entrant dans le conseil qu'il avait présidé avec gloire, et où il ne devait plus avoir que la seconde place, l'orgueil long-temps maître de son cœur chercha secrètement à y rentrer, en lui inspirant un moment de peine; mais Uldaric n'eut besoin que de fixer son frère pour sentir sur-le-champ s'évanouir toute idée de plainte, pour ne pas même laisser approcher de son ame un soupir de regret. En regardant cette figure sillonnée par la main de la douleur et vieillie avant l'âge, ces yeux éteints et fermés pour jamais, cette tête penchée vers la terre comme pour solliciter dans son sein le

repos éternel, ce désenchantement de toutes les choses de la vie, qui était venu avant le temps, et qui avait hâté pour Haromirius la course de l'expérience, cette longue infortune:...... ce cruel abandon...... cette solitude profonde de l'ame aux prises avec un malheur constant et sans remède; tous ces objets réunis apparurent tout à la fois devant l'imagination d'Uldaric, en entrant dans la salle du conseil, et lui firent dire dans l'amertume de son cœur: Qu'est-ce qu'un trône au prix de tant de souffrances? et le céder peut-il acquitter ma dette?

Haromirius remercia son frère de s'être rendu à ses vœux, comme si Uldaric n'eût pas contracté l'engagement de céder à tous ses désirs, ensuite il le pria de partager la puissance suprême, comme s'il eût solli-

cité une faveur. La grâce que l'on met à faire une belle action en double le prix aux yeux de celui qui en est l'objet; Uldaric l'éprouva. Résister à un maître impérieux, l'orgueil en donne la force; braver un tyran jaloux, l'indignation en inspire le courage; mais résister aux volontés d'un ami qui, au nom de la nature, vous demande de faire son bonheur et le vôtre, malheur à l'être froidement obstiné, qui puiserait dans son amour-propre les moyens de résister au sentiment. Le sensible Uldaric n'en eut pas même la pensée; son cœur lui avait inspiré la force d'abdiquer une puissance qu'il ne devait qu'au crime, son cœur lui inspira encore dans ce moment de partager un trône que l'amitié lui offrait.

Depuis ce jour mémorable, unis de nouveau par les liens de la nature,

de l'affection, les deux frères présentèrent à leur peuple enchanté l'image si rare sur la terre d'une même volonté, d'un même cœur, d'un même pouvoir. Rien ne semblait devoir troubler un si touchant accord, et le ciel même paraissait y applaudir par les bienfaits qu'il répandait sur cette heureuse famille. Brétislas élevé par les soins d'une mère vertueuse, d'un père tendre, d'un ami éclairé (car le sage Haromirius n'avait voulu être que l'ami du jeune héritier de son trône, et avait laissé à la force des exemples plus qu'à celui des préceptes, le soin de former son cœur à tous les devoirs qu'imposent la religion, la morale et l'honneur); Brétislas, élevé ainsi avec de beaux modèles dans saf amille, y trouvant réuni tout ce qui pouvait attacher son cœur, éclairer son esprit, développer sa raison,

devint en peu d'années un prince accompli. Sa prudence avait dévancé la saison de l'expérience, sa douceur promettait le bonheur à ceux destinés à vivre avec lui, et sa fermeté qui triomphait des obstacles, en assurait la durée ; idole, dès son jeune âge, de la Bohême entière, et lui présageant un règne glorieux, sa réputation lui concilia le suffrage des habitans de la Moravie, qui demandèrent à vivre sous ses lois et le nommèrent leur chef.

Cette conquête, qu'il ne devait qu'à la puissance des vertus et non à la force des armes, transporta Haromirius et Uldaric de la plus vive joie. Mais hélas ! leur bonheur ne devait pas être de longue durée, la félicité sur la terre est rapide comme la course de la flèche dans l'air, fugitive comme le son qui frappe l'oreille et

s'éteint dans le vide ; sa durée n'est pas plus longue que celle de la fleur printanière, le matin voit éclore ses pétales opulens, le soleil du midi les colore d'un vif éclat, et le vent du soir les disperse au loin, sans qu'elles obtiennent un regard, un seul regard du voyageur qui admirait leur beauté, leur parfum.

Ainsi passe et s'écoule la vie, sur le trône comme dans l'obscurité, dans le tumulte des villes comme dans la solitude des champs, dans la cabane rustique ainsi que dans le palais somptueux, chez le savant comme chez l'ignorant, chez le maître du monde comme chez l'esclave. Par-tout les vœux appellent le bonheur, il apparaît un instant dans sa course rapide, et fuit sans retour...... Haromirius l'éprouva Content au sein d'une famille qui

n'était occupée que de lui faire oublier qu'un seul rayon de lumière manquait à sa félicité; chéri de ses sujets, glorieux de la conduite de celui qu'il nommait son fils, objet des affections de Béatrix et de son époux, rien ne semblait devoir troubler sa vie : hélas! il approchait le moment où la plus cruelle des séparations allait l'empoisonner pour jamais.

Uldaric, que la violence de ces passions avait toujours rendu malheureux, et qui ne pouvait, au sein de tant de bonheur, oublier les forfaits dont il s'était jadis rendu coupable; dévoré de chagrins, brisé par le remords, et flétri par la honte d'avoir pu manquer à la vertu qu'il idolâtrait, Uldaric succomba bientôt sous le poids de ses chagrins. Une maladie lente, une langueur

secrète dessécha dans sa source le principe de son existence. Les tendres soins de Béatrix, les larmes de son fils, les efforts d'Haromirius ne purent le préserver d'une fin prématurée. Il devait quitter la vie, jeune encore, au milieu de tous les objets de sa tendresse, en laissant de longs regrets et en ne cessant de répéter à son successeur au trône, ces paroles mémorables : « Mon fils, souvenez-vous que rien ne peut consoler celui qui s'est rendu coupable, et que le pardon même des victimes qu'il a faites, ne peut le réconcilier avec lui-même, ni désarmer sa conscience qui l'accuserait quand tout ce qui l'entoure chercherait à l'absoudre ».

Au premier signal du danger qui menaça les jours d'Uldaric, Haromirius lui prodigua les soins les plus

tendres et les plus assidus. Hélas! ces soins même déchiraient le cœur de son frère; du moment où il fut condamné sans retour, le calme parut renaître dans son ame, l'idée de quitter la vie le réconcilia pour la première fois avec lui-même.

Un soir que sa famille réunie autour de lui, et trompée par une faible apparence de mieux, se livrait à un instant d'illusion, Uldaric fixa ses regards languissans sur tous les objets chers à son cœur qui l'environnaient, et prenant la main d'Haromirius qu'il unit à celle de Brétislas, il dit à son frère d'une voix mourante : O vous ! ame généreuse et sublime, dont mes funestes passions empoisonnèrent l'existence, et qui pourtant daignez encore me plaindre et m'aimer ; vous dont l'indulgente bonté a répandu sur les

derniers jours de ma vie une douceur, une paix que je croyais refusée aux coupables, ah! recevez ici les dernières expressions du repentir que ma bouche expirante puisse encore prononcer! Haromirius, je fis votre malheur; mais entre le tyran et la victime, croyez-en un homme qui appartient déjà et presque tout entier à l'éternité, le plus à plaindre n'est pas celui qu'on opprime. Ici Uldaric s'arrêta et fixant Brétislas: Vous commencez déjà le difficile, le pénible ministère de la royauté, mon fils; souvenez-vous de l'exemple de votre père, redoutez les passions, fuyez les flatteurs, choisissez un ami vertueux qui soit pour vous une seconde conscience plus vraie encore, s'il est possible, que la vôtre, et gardez-vous de la pensée coupable d'user jamais envers elle du pouvoir su-

prême pour la faire décider suivant vos désirs. Si la terre vous obéit, obéissez à votre tour à ce juge intime qui ne reconnaît de maître que le devoir, de puissance que la vertu, de guide que l'honneur.

A ces mots prononcés d'une voix plus forte qu'on ne devait s'y attendre de la part d'un mourant, il était aisé de juger que la tendresse paternelle disputait à la mort sa victime. Afin de rendre utile ses derniers momens, Brétislas, à genoux devant son père et Haromirius, semblait promettre au protecteur de sa jeunesse qu'il allait perdre un souvenir de respect constant, et à celui que le ciel lui laissait un amour filial bien tendre.

Uldaric contempla ce spectacle touchant pour son cœur, puis fixant Béatrix qui paraissait abîmée dans

sa

sa douleur, et insensible à tous ce qui l'environnait, il lui dit : Pardonnez, constante compagne des tristes jours de mon pélerinage, tendre consolatrice de mes chagrins, pardonnez à votre époux mourant. Si au moment de quitter le monde et la vie, ses regards qui s'éteignent ne se sont pas encore fixés sur votre regret; hélas! je devais instruire mon successeur : renouvelez mes expressions de regret à ma victime, demandez à l'un que ses vertus fassent oublier mes fautes, et demandez à l'autre de les oublier pour ne se ressouvenir que de mon repentir; cette tâche solemnelle que m'imposaient mes devoirs étant remplie, vous seule, ô ma tendre amie! occuperez mon dernier instant; je demande à vos vertus de soutenir votre courage, et de vivre pour soigner les

malheureux que mon cœur vous confie ; je laisse au jeune courage de Brétislas la gloire de l'état à soutenir, je me repose sur la prudence d'Haromirius pour sa sûreté, et je lègue le sort des affligés à vous, à vous, Béatrix, que j'ai toujours vue modeste au sein des grandeurs, modérée dans vos désirs quand vous pouviez sans peine les satisfaire tous, compatissante pour le pauvre quand rien autour de vous ne pouvait plus rappeler sa misère, et n'aimant de votre supériorité sur les autres que le droit qu'elle vous donnait de soulager leurs peines : oui, c'est ainsi que je vous ai toujours vue, le premier mot que votre bouche prononça devant moi fut un mot de clémence ; votre première action sur le trône fut un bienfait, et depuis le jour qui nous unit jusqu'à cet instant qui va

nous séparer, votre époux n'aperçut en vous que douceur, paix, indulgence et vertus. Ah! vous étiez destinée à répandre le bonheur autour de moi, si le bonheur se donnait à un coupable.

A cet éloge si vrai et en même temps si attendrissant de la part d'un époux expirant, la duchesse de Bohême saisit la main froide et glacée qu'Uldaric lui tend; elle la baigne de ses larmes, cherche à douter du malheur qui s'approche, et se flatte encore de voir renouer la trame usée des jours de son époux. Uldaric voit son illusion, il en sent le néant, mais il n'ose la détromper; seulement il prend sa main, celle d'Haromirius, les unit ensemble sur son cœur, leur dit à voix basse comme pour affaiblir l'impression que ses dernières paroles

doivent produire sur leurs cœurs : Mon amie, mon frère, aimez-vous toujours. Haromirius, consolez sa douleur; Béatrix, soignez sa vieillesse; que l'un vous doive de supporter la vie; que l'autre vous doive de chérir encore l'existence.

A ces mots qui ne leur présagent que trop une funeste séparation, Béatrix et son fils se précipitent sur le lit funèbre d'un époux et d'un père, et semblent dans leur désespoir défier la mort de frapper entre leurs bras une victime si chère. Uldaric devine leur pensée : Il n'est plus temps, dit-il; paix et pardon dans le tombeau pour moi, bonheur et gloire pour vous sur la terre. Il dit, et penche la tête. Béatrix croit que son époux n'existe plus; un cri affreux lui échappe. A ce gémissement de sa douleur, Haromirius au

défaut de ses yeux est averti par son cœur, il serre son frère contre son sein en le baignant de ses larmes. — Mon dernier jour n'est pas sans charmes, dit Uldaric avec effort, vous avez pleuré sur moi, je résigne mon inquiète existence sans regret ; mourir entouré de ce qu'on aime, ah ! c'est quitter la vie en emportant toute sa douceur.

Un silence solemnel suivit cette pensée, la dernière qu'Uldaric devait former, il n'était plus, et personne autour de ce corps chéri ne s'était aperçu de la fuite de l'ame qui l'animait ; le fidèle Hélicardus seul, qui n'avait pas quitté son souverain, reconnaît l'erreur de sa famille et n'ose la détromper.— Il dort, dit tout bas la duchesse de Bohême. — Son sommeil sera long.— Il faut le laisser reposer. On s'éloigne de l'appartement. Haromirius seul connaît l'évé-

nement funeste qui lui ravit un frère, et renfermé dans le palais, il charge le pontife de Prague de désabuser Béatrix de l'espoir flatteur qu'elle conserve encore. Le pieux et compatissant ministre d'un Dieu qui ne frappe que pour sauver, n'afflige que pour consoler, Hélicardus remplit avec onction et courage le terrible ministère qui lui est confié; Beatrix reçoit ses avis avec reconnaissance, et montre une douleur si résignée, une piété si vive, un oubli si profond de ses peines pour ne s'occuper que de celles des autres, que le pontife vénérable ne doute pas un instant qu'une puissance céleste et victorieuse de la faiblesse de la nature ne la soutienne dans ce terrible moment. La Bohême entière pleura Uldaric; son repentir avait fait oublier ses fautes, et la conduite du

souverain généreux avait effacé celle du sujet perfide.

Le jour fixé pour les funérailles du duc de Bohême étant arrivé, Haromirius appuyé sur le bras de son écuyer, et suivi de Brétislas, se rendit dans la salle où suivant ses ordres on avait placé d'un côté une estrade sur laquelle reposait le corps privé de vie d'Uldaric, et de l'autre un trône pour son successeur. Tous les grands de l'état, tous les courtisans étonnés, tous les chefs de l'armée surpris, attendaient avec inquiétude l'issue de l'événement qui se préparait. Haromirius, sans laisser pénétrer ses intentions, s'approche, dirigé par son guide, vers le corps de son frère, et étendant sa main tremblante sur ses restes mortels, il dit d'une voix solemnelle: Permets, ô Uldaric! que je touche encore, et pour la

dernière fois, celui que je ne peux plus voir ; du sein même de la mort, reçois cette dernière preuve de ma constante affection, je bénis tes restes mortels, afin qu'ils reposent plus tranquillement dans le tombeau et que le souvenir de tes regrets n'y descendent pas avec toi pour troubler ton sommeil éternel. Ensuite conduisant Brétislas sur le trône, et l'y faisant asseoir comme malgré lui : Montez sur le trône, lui dit-il, dont je descends pour jamais, et régnez plus heureux que votre père et que moi ; mais, mon fils (car j'aime encore à vous donner ce nom), dans la pompe d'une cour brillante, au sein des grandeurs, environné des hommages d'un peuple entier, n'oubliez point ce jour mémorable ; et si jamais la violence de vos passions ou la voix perfide de vos flatteurs cherchait à vous entraîner

ner dans la route du crime, Brétislas, avant d'y entrer, souvenez-vous que moi, déplorable victime de ses succès, je ne vous ai fait asseoir sur le trône qu'en face du cercueil de votre père où ses remords l'ont enfermé bien jeune....

Brétislas, à cette réflexion inattendue, quitte la pompe des grandeurs, se précipite sur celle de la mort, et jure sur les restes chéris d'Uldaric, d'être toujours vertueux. Il tint ce serment sacré. Le bonheur de la Bohême sous son règne l'atteste.

Depuis ce jour Haromirius, retiré dans une solitude profonde, ne reparut plus à la cour; vivant en sage loin des grandeurs et du tumulte du monde, il fit tourner au profit de son ame la longue et sévère leçon du malheur qu'il avait reçu. Souvent Brétislas, pour se reposer des fatigues

du trône, ou des peines inséparables de la vie, allait puiser auprès de lui un peu de calme qu'il goûtait, et Haromirius répétait alors sans cesse au souverain de la Bohême, qu'on ne peut conserver le bonheur qu'en conservant le droit de s'estimer soi-même, et qu'on ne peut adoucir le poids du malheur qu'au sein de la vertu. Béatrix l'éprouva; loin du monde, de la cour et des plaisirs, elle vécut dans une retraite solitaire, embellie par le souvenir des bienfaits qu'elle avait répandus sur les malheureux, par l'idée consolante d'en répandre encore, et soutenue contre la douleur qui avait flétri ses beaux jours, par l'espérance d'un bonheur éternel.

FIN D'ULDARIC.

CLAIPOLE,

ANECDOTE ANGLAISE.

CLAIPOLE,

ANECDOTE ANGLAISE.

DANS le siècle malheureux de factions et de crimes, où la discorde en fureur planait sur la triste Albion, et armait le père contre le fils, le frère contre le frère, on vit un ange de paix, sous la forme aimable d'une femme, essayer de désarmer la haine en courroux. Charmante Claipole ! digne par tes vertus d'une destinée moins orageuse, c'est ton souvenir que je veux retracer aujourd'hui ! Ma faible voix racontera aux cœurs sensibles, le récit touchant de tes longues infortunes, de ton amitié généreuse, de ton amour plus fort que le trépas, mais

moins puissant dans ton ame que la reconnaissance et l'honneur. Puisse ce sujet touchant réveiller de leur indolence les frivoles enfans du plaisir, et leur arracher une larme de sympathie en faveur de la beauté malheureuse! Puisse-t-il aussi m'obtenir les suffrages des adorateurs de la vertu; quoique leur nombre diminue et s'efface de la terre des vivans, j'ose espérer qu'il en existe encore, et qu'ils applaudiront au zèle qui monte encore une fois ma lyre, longtemps muette et silencieuse, pour consacrer ses accords à célébrer les douceurs de cette vie des belles ames! Oui, lors même qu'elle exige des sacrifices, et qu'elle impose des devoirs pénibles, cette fille du ciel, qui n'est descendue parmi nous qu'afin de rendre les hommes plus heureux en les rendant meilleurs, sait bien les

dédommager des efforts que son culte demande. Vous l'avez éprouvé dans tous les âges, nobles amans de la vertu; vous l'éprouveriez encore, timides adorateurs de ses charmes sévères, mais durables, si vous imitiez Claipole. Puissent les chants que je consacre à sa mémoire vous en inspirer le désir! quelle plus belle récompense pourrais-je espérer!

Loin de la brillante cité où régnait tranquille l'infortuné Charles, sans prévoir l'horrible catastrophe qui devait terminer sa grandeur et sa vie, loin de ce théâtre mouvant où se préparait la plus sanglante tragédie, s'élevait dans l'innocence l'aimable Claipole. Une heureuse ignorance de l'avenir lui dérobait la connaissance des malheurs qui devaient flétrir sa jeunesse calme comme le matin d'un beau jour; il n'y avait encore dans

sa vie aucun orage. Confiée dès ses premiers ans aux soins d'une parente bonne et sensible, elle vivait dans sa modeste retraite de Rosenthall (1), sans jeter un regard envieux sur la magnifique habitation de Wood-Castle (2), ni sans regretter l'éloignement des villes où l'indifférence de lady Cromwel pour elle retenait sa jeunesse; chérie dans la solitude, aimant le travail et la simplicité, rien ne semblait devoir troubler son bonheur; mais hélas! l'ambition de lady Winter détruisit bientôt pour jamais le repos de Claipole.

Veuve d'un officier sans fortune qui ne s'étant pas contenté de renverser la sienne, avait encore détruit entièrement celle de sa compagne,

(1) Rosenthall, nom anglais qui signifie *champ des roses*.

(2) Wood-Castle, *château des bois*.

lady Mathilde Winter s'était trouvée dans l'automne de sa vie condamnée à la retraite, à la médiocrité, aux privations, et, ce qui lui parut encore le plus pénible, à une entière séparation du monde. Née pour lui plaire, destinée à y remplir un rôle brillant, ne se sentant pas la force de se passer des trompeuses caresses qu'il offre et des fugitifs plaisirs qu'il promet, lady Mathilde le quitta au désespoir, emportant toutes ses illusions, toutes les espérances mensongères qui avaient bercé sa crédule jeunesse, et qui avaient fui loin d'elle, sans pouvoir ni l'éclairer ni la détromper. Au moment de lui dire un éternel adieu, lady Cromwel qui plaignait ses chagrins et avait le désir de les adoucir, lui proposa d'emmener avec elle, pour compagne dans son hermitage de Rosenthall;

la jeune Claipole. De tous ses enfans, c'était celle que Cromwel aimait davantage, et, par une opposition bizarre, sa compagne avait pour ce dernier fruit de son hymen une aversion insurmontable.

Le fier Olivier aurait pu aisément protéger sa fille contre le dédain de sa mère, et conserver près de lui un objet chéri; mais il méditait déjà dans son cœur l'étonnante révolution de sa fortune; et, tout entier aux vastes combinaisons de la politique, il parut dans cet instant sacrifier la nature. Lady Cromwel, qui s'attendait à plus de résistance de sa part, fut enchantée d'une complaisance qu'elle attribuait à son empire sur son époux. Charmée de satisfaire à la fois son goût pour la domination, son aversion pour Claipole, et sa pitié pour sa parente, elle lui confia le soin d'élever celle

qui, repoussée, dès le berceau, de sa mère, ne devait connaître que les devoirs et jamais les douceurs de l'amour filial. Lady Mathilde, enchantée d'avoir une compagne de sa solitude, prodigua aisément à sa jeune parente tous les soins qu'exigeait la tâche qu'elle s'était imposée ; la reconnaissance, l'amitié, le respect de Claipole, la dédommagèrent bientôt de ses peines. La fille de Cromwel avait reçu de la nature, avec la beauté la plus parfaite, une douceur angélique, une sensibilité profonde, une sagesse prématurée ; à quinze ans elle avait toute la candeur de l'enfance, les graces de la jeunesse et la raison de l'âge mûr.

Son imagination vive et exaltée la portait toujours vers ce que les choses de la vie ont de plus héroïque, tandis que la justesse de son esprit

lui faisait toujours apercevoir les moyens d'y atteindre, ou les dangers de s'y livrer: telle était Claipole. Sa vue produisait l'admiration, sa conduite l'estime, ses talens l'enthousiasme, ses vertus l'amour. La voir, sans désirer de la connaître, et la connaître sans l'aimer, c'était impossible; la première impression qu'elle produisait était vive; en la voyant davantage, elle devenait profonde, en la jugeant bien, elle était ineffaçable. Noble et fière avec le vice orgueilleux, il était obligé de fuir ou de dissimuler devant elle; sensible et compatissante avec le malheur, il devait près d'elle s'adoucir et se consoler; généreuse et tendre avec l'amitié, elle donnait sans réserve et recevait sans orgueil; la vertu était sa passion, le sentiment sa vie, la bienfaisance ses jouissances, les de-

voirs ses plaisirs; elle ne concevait pas que la beauté pût énorgueillir, les richesses séduire, les grandeurs enchaîner; elle aurait rougi d'un éloge accordé à ses charmes, ou de la publicité donnée à ses bienfaits. Claipole trouvait simple d'être belle, c'était un don fait par la nature; elle trouvait encore plus simple d'être bonne; son cœur lui disait que la bonté est le premier plaisir que le créateur envoya aux humains pour adoucir les maux de cette fragile et triste existence : telle était la simple et modeste habitante de Rosenthall.

Lady Mathilde qui la chérissait tendrement, et qui croyait que le plus grand de tous les malheurs était d'être privé des distractions bruyantes que le monde offre à ses partisans aveugles en échange du bonheur tran-

quille dont il les prive ; lady Mathilde enfin, qui soupirait toujours vers une société qu'elle avait quittée avec regret, ne pouvait s'empêcher souvent de plaindre Claipole de l'entière solitude où elle vivait. Combien de femmes disait-elle souvent en gémissant, brillent sur le théâtre de la cour, et jouissent des charmes de Londres sans avoir ni les graces ni les attraits, et encore moins les vertus de ma charmante élève ! Ma tante, répondait sagement sa pupille, les croyez-vous plus heureuses ! tous les éloges de la flatterie, tous les mensonges prodigués par le besoin adulateur à des Mécènes ignorans, toutes les fatigues réelles qu'on décore du beau nom de plaisirs, croyez-vous, chère lady Mathilde, que ceux qui en jouissent soient aussi heureux que votre Claipole ? Quand, au retour

d'une longue promenade solitaire, nous trouvons, à la porte de notre jolie retraite, un voyageur fatigué à qui nous donnons un doux asile, un repos agréable, ou bien un pauvre vieillard qui reçoit de nous consolation et secours, ou bien encore une mère tremblante pour les jours d'un fils chéri qui vient en pleurant demander le remède salutaire qui doit le rendre à la vie; croyez-vous que des jouissances si pures ne l'emportent pas sur des plaisirs faux, des servitudes gênantes, des honneurs chimériques qui ne font que des esclaves, jamais des heureux ?

Tant de raisons solides, de réflexions salutaires ne produisaient aucune impression sur le cœur de lady Winter ; le monde, le monde, telle était sa devise favorite. Pour le repos de sa jeune parente, il eût été bien

à désirer que ses vœux imprudens ne se fussent jamais exaucés ; elle aurait conservé ses illusions, Claipole son bonheur. Hélas ! il approchait à grands pas ! l'instant fatal qui devait le renverser à jamais.

Depuis de longues années, Wood-Castle était restée sans habitans ; son dernier possesseur l'avait léguée par testament à lord Edwart Lindsey ; et, soit indifférence pour une si belle possession, soit dégoût pour la solitude depuis la mort de son parent, lord Lindsey et sa famille n'étaient pas venus à Wood-Castle. Lady Mathilde en gémissait. Un aussi agréable voisinage aurait satisfait son goût pour la société, son désir de faire connaître Claipole ; enfin il arriva ce moment désiré ; lady Amélina Lindsey annonça son arrivée dans sa terre avec ses deux fils Mortimer, sir Edouard

Edouard, et sa fille lady Emma. Cette nouvelle fut une fête pour toute la contrée. La comtesse de Lindsey était précédée par une réputation de bonté, de vertus, d'amabilité, qui faisait que tous ses vassaux l'attendaient avec impatience. Son séjour dans Wood-Castle leur eut bientôt confirmé l'excellente réputation de lady Amélina, sensible sans faiblesse, généreuse sans prodigalité, vertueuse sans ostentation, noble dans sa conduite sans hauteur, et ferme dans ses principes sans dureté; sa seule présence promit le bonheur, et sa conduite envers ses vassaux acquitta cette promesse.

Lady Mathilde, plus empressée encore de faire sa connaissance depuis qu'elle savait combien sa liaison offrait d'avantages et son amitié de considération, lui écrivit pour lui rap-

peler que lord Edwart Lindsey et lord Henri Winter, son époux, s'aimaient dans leur jeunesse de l'attachement le plus tendre, et que sa veuve inconsolable se flattait de retrouver, dans l'ami que le hasard de la guerre avait épargné, la protection qu'elle avait perdue dans celui que la mort avait moissonné. Lord Edwart se rappela parfaitement le souvenir de son cher Henri; voulant rendre à sa mémoire un témoignage flatteur, il accueillit dans Wood-Castle lady Maltide et Claipole de la manière la plus intime.

La comtesse de Lindsey répondit d'abord par complaisance au désir de son époux, ensuite, connaissant davantage Claipole, elle l'aima de la plus sincère amitié. Chérie, aimée dans toute la famille, lady Winter ne pouvant prévoir la suite de cet ac-

cueil favorable, n'eut bientôt qu'à s'applaudir de la démarche qu'elle avait faite auprès des habitans de Wood-Castle; mais, hélas! elle ne devait pas en jouir long-temps. A peine son ame, satisfaite et avide de prestiges flatteurs, se livrait-elle toute entière à la joie de voir le lord Mortimer, fils de lady Lindsey, passionnément épris des charmes de Claipole, qu'une maladie prompte et violente la conduisit au tombeau. La sensible fille d'Olivier, dans ce moment affreux, lui prodigua les soins les plus empressés; ils furent inutiles; lady Malthide expira sur son sein, en pressant de ses mains glacées la main de la comtesse de Lindsey, en lui recommandant de veiller sur la douleur de Claipole et de protéger sa vie, qui semblait condamnée à l'abandon. Lady Amélina, vive-

ment émue, serra tendrement la jeune infortunée dans ses bras, en disant : Je l'adopte pour ma seconde fille.

A ces mots, la sensible Emma s'écrie vivement : Oui, soyez ma sœur ; et elle s'élance vers Claipole qui, évanouie sur le lit de mort de son unique appui, paraissait insensible à une adoption si touchante. Voulant, à son retour à la vie, lui épargner l'affreux spectacle qu'elle aurait sous ses yeux à Rosenlhall, lady Lindsey la fit transporter dans sa voiture à Vood-Castle. Les lords Edouard et Mortimer la reçurent avec transport ; Emma lui prodigua les soins les plus assidus ; et la pauvre Claipole, en rouvrant les yeux à la lumière du jour, se trouva environnée d'une famille adoptive que son malheur lui donnait, et que la

plus affreuse des catastrophes devait bientôt lui enlever.

Un peu remise de la secousse cruelle que lui avait causée la mort de sa tante, Claipole écrivit à sa mère la perte qu'elle avait faite, la généreuse pitié que lui avait témoignée lord Edwart et sa famille, et terminait sa lettre par demander à ses parens de décider de son sort. Ce devoir une fois rempli, la fille d'Oliver se livra, sans trop chercher à lire dans son avenir, aux doux sentimens de reconnaissance et d'amitié que lui inspiraient les habitans de Wood-Castle. Bientôt un sentiment plus vif s'empara de son cœur. Edouard, le généreux Edouard, prodiguait à la jeune amie de sa sœur les attentions les plus respectueuses; mais les soins les plus attentifs venaient toujours de la part de Mortimer, et Claipole n'y fut que

trop sensible. Elle aimait Edouard comme un frère; elle aima le lord Mortimer comme l'époux que son cœur se choisit en secret.

La vive Emma, le clairvoyant Edouard s'aperçurent bientôt de cette passion naissante; tous deux savaient qu'elle était partagée par celui qui avait eu le bonheur de l'inspirer; tout semblait donc devoir favoriser cette union. Emma, la généreuse Emma, désirait le bonheur de son amie; Edouard était décidé à le favoriser; lord Edwart ne rejetait pas cet hymen; lady Amélina y consentait: Claipole osa s'en flatter, et l'impétueux Mortimer n'en douta plus. Tout semblait en effet se réunir pour le favoriser. Lady Lindsey trouvait dans sa jeune protégée une soumission sans bornes, un respect filial; lady Emma une amitié tendre, un

attachement exclusif; Edouard avait pour elle l'affection d'un frère; Claipole paraissait honorée des bontés de lord Edwart: Que manquait-il à son bonheur ? Pour l'embellir encore, elle était respectée des vassaux du comte, dont elle prenait toujours la défense dans leurs peines. Soutien du pauvre, consolation des malheureux, charme des affligés, Claipole n'usait de son crédit que pour faire du bien, et ne se servait de son ascendant sur le cœur de ses nobles amis que pour leur faire répandre encore plus de bienfaits.

Heureux, trois fois heureux les grands, lorsqu'ils ont le bonheur de rencontrer des ames généreuses qui ne fondent leur empire sur leur esprit que par des vertus, et qui ne doivent la faveur dont elles sont honorées qu'à la plus touchante des sé-

ductions, celle de la bienfaisance! Telle était la destinée de Claipole. Chérie, honorée dans Wood-Castle, prête à voir s'allumer pour elle les flambeaux d'un hymen fortuné, que pouvait-il manquer à sa gloire, à son bonheur? Prête à saisir cette ombre fugitive qui échappe sans cesse à nos vœux inquiets, douce Claipole, tu disais en ton cœur: Est-il une félicité qui soit comparable à la mienne! Tremble! pauvre enfant de l'abandon, bientôt tu vas dire dans l'amertume de ton cœur: Est-il une douleur semblable à la mienne!

Satisfaite de la douceur qu'elle répandait autour d'elle, la sensible lady Amélina formait pour Claipole des projets que rien ne semblait devoir renverser, lorsque le plus terrible des orages éclata sur Wood-Castle et sur l'Angleterre. Depuis long-temps les factions

factions qui agitaient le royaume méditaient de lever l'étendard de la guerre civile ; une fermentation sourde, un mécontentement secret, des plaintes peu respectueuses annonçaient à l'infortuné Charles la perte de sa puissance et de son bonheur. Tout à coup on vit paraître trois armées ; ayant pour chefs des guerriers hardis et valeureux, qui annonçaient hautement leurs projets. Dans celle de Manchester, on distinguait à la tête d'une légion formée par ses soins, et payée par son or, Olivier Cromwel, qui semblait l'ame et l'espérance des Indépendans. Cette nouvelle, apportée à lord Edward, changea bientôt ses projets sur Claipole. Il aimait le roi d'Angleterre comme son souverain, son bienfaiteur et son ami; sous tous ces différens rapports, Cromwel ne pouvait que lui être odieux, et une al-

liance avec sa famille lui paraître flétrissante. D'après de tels principes, il rassembla ses enfans, et leur déclara solemnellement que, la tempête qui menaçait de renverser le trône des Stuards ayant changé ses dispositions à leur égard, il renonçait à l'hymen de Mortimer, et l'engageait au contraire à se rendre avec son frère auprès de la personne du roi pour le défendre contre ses ennemis : Vous sentez, ajouta-t-il avec sévérité, que, dans l'état actuel où se trouve votre maître, toute alliance avec des rebelles deviendrait un crime que je ne pourrais ni permettre, ni approuver.

A cette résolution, que lady Amélina savait bien être irrévocable, elle soupira ; Emma rougit et versa des larmes, Edouard se troubla, Mortimer pâlit de fureur, et se levant im-

pétueusement : Je ne vois pas, dit-il, quel rapport la conduite de Cromwel aurait avec mon hymen ; s'il est coupable, sa fille, élevée loin de lui et chère à nos cœurs, ne peut perdre ses droits à notre affection. Je l'aime avec idolâtrie ; elle sera la compagne de mon sort, ou malheur à celui dont l'autorité voudrait me ravir celle que j'adore ! A ces mots, accompagnés d'un geste menaçant, le lord Lindsey s'avance vers son fils : Je vois, dit-il froidement, que la révolte éclate dans les familles comme dans l'état ; Mortimer, vous venez de décider de votre sort à venir, je ne m'oppose plus à votre union avec Claipole ; ma malédiction vous accompagnera à l'autel, et de ce pas volez, croyez-moi, dans l'armée de celui que vous choisissez pour père ; je vous abandonne sans regret.

A ces paroles foudroyantes, lady Amélina plus tendre, qui ne peut aussi aisément oublier qu'elle est mère, s'élance vers Mortimer, et lui dit d'une voix entrecoupée : Malheureux ! tu veux donc me faire mourir ? A ces mots, qui présagent à la triste Emma la fuite et la perte des objets de sa tendresse, elle serre Mortimer contre son cœur, l'inonde des larmes brûlantes que la douleur lui arrache, et le pressant de ses faibles bras, elle semble vouloir forcer la nature à rentrer dans son cœur. C'est en vain ; Mortimer furieux la repousse, il fuit sa mère, maudit l'orgueil jaloux de son père, et appelle Claipole. Son désespoir le conduit dans le parc, où l'innocent objet de sa passion, ignorant la scène qui se passait dans Wood-Castle, songeait à son hymen, et croyait pour jamais

sa destinée unie à celle de l'aimable lord Lindsey. En le voyant arriver près d'elle dans l'état le plus affreux, Claipole s'écrie : Mortimer, qu'avez-vous ?... Elle ne put en dire davantage, l'effroi et la douleur lui coupèrent la parole. Ame de ma vie ! bonheur de mon existence! chère Claipole! il faut fuir ce séjour odieux. Un ordre barbare veut nous séparer, lui répond Mortimer. En vain les menaces, la terreur ont-elles éclaté autour de moi ; l'amour, le tendre amour rendait mon cœur insensible à tout. Je vous adore, vous m'aimez; quelle puissance humaine pourrait m'enlever votre main ? Accordez-la moi donc dans cet instant terrible, et fuyons dans le camp de votre père le courroux du mien.

A cette proposition insultante pour sa vertu, Claipole retire sa main que

tenait Mortimer, et se levant fièrement : J'ignore, dit-elle, les événemens extraordinaires que vous semblez m'annoncer ; mais quels que soient les motifs qui dirigeront la conduite du lord Edward Lindsey, la mienne sera toujours de m'y soumettre. Glorieuse du choix que lady Amélina avait fait en moi pour être la compagne de son fils, je prouverai par mes sentimens que j'en étais digne; et si votre famille me retire son affection, du moins elle ne pourra m'enlever son estime. A ces mots, prononcés avec une noble dignité, Claipole s'éloigne, Mortimer n'ose la suivre. Confondu de la noblesse d'une conduite qu'il n'avait ni prévue, ni attendue, il se retire atteré, ayant perdu dans le même instant l'amitié de sa famille, l'estime de Claipole, et le bonheur de sa vie.

Moins dominé par ses passions, l'impétueux Mortimer aurait pu encore recouvrer une partie de tous ces biens si précieux pour un cœur honnête. Lord Edouard, inflexible sur ses principes, n'était pas implacable; le moindre retour vers lui, le plus léger signe de repentir aurait désarmé sa colère et rouvert son cœur aux sentimens de la nature. Il s'attendait à ce retour de la part de son fils; cet espoir de son cœur paternel fut trompé; Mortimer, banni de sa présence dans un mouvement d'indignation, ne voulut pas y reparaître. Renfermé dans son appartement, il fut inaccessible à tous les regards, jusqu'au moment où les ombres de la nuit favorisèrent sa fuite. Alors, quittant Wood-Castle et sa famille, il tourna ses pas vers le camp de Cromwel, et offrit à son parti le secours d'un bras

valeureux et d'un courage désespéré. Il fut accueilli dans l'armée de Manchester de la manière la plus flatteuse; mais ne voulant pas diminuer aux yeux de Cromwel le mérite de sa désertion du parti des royalistes, il lui cacha le motif qui l'avait causée et son amour pour sa fille.

Tandis que Mortimer, accueilli avec transport dans l'armée de Manchester, y reçoit des distinctions flatteuses pour son orgueil, que deviennent les habitans de Wood-Castle? Le départ de son fils coûta bien des larmes à sa mère. Claipole, qui savait que la funeste passion qu'elle lui avait inspirée l'avait seule rendu coupable, n'osa point montrer tout l'excès de sa douleur; hélas! de nouveaux événemens vinrent encore l'augmenter. Le danger du roi devenant de jour en jour plus pressant, lord

Edward annonça son départ prochain pour Londres, et le désir qu'il avait que la fille de Cromwel retournât dans l'asile obscur où ses premières années s'étaient écoulées. Cet ordre était juste ; Edouard le pensa bien, mais il en gémit ; Emma pleura, lady Amélina obéit, et Claipole vint occuper de nouveau le paisible Rosenthall. Elle y revint plus malheureuse qu'elle n'en était sortie ; elle avait perdu le repos, le bonheur et l'espérance. Cependant, pour adoucir l'amertume d'une si cruelle séparation, il fut convenu qu'après le départ de lord Edward et de son fils, Claipole viendrait souvent partager la solitude de ses deux tristes amies.

Lorsqu'elle fut rendue chez elle, lord Lindsey se disposa promptement à voler aux lieux où il croyait que l'honneur l'appelait ; noble dé-

voûment digne d'un meilleur sort. Edouard apprit le projet de son père et se soumit à ses ordres ; mais l'idée d'une guerre civile affligea son ame généreuse. Il faut combattre, disait-il en soupirant ; mon glaive se plongera peut-être dans le sein d'un frère sans pouvoir sauver mon maître..... Cette affreuse idée empoisonna le plaisir qu'Edouard aurait goûté sans elle de se livrer à son goût pour les armes. Cependant, malgré sa peine, le jour du départ arriva ; mais avant de quitter, peut-être pour jamais, Wood-Castle et ses environs, Edouard voulut encore revoir Claipole qui, renfermée dans sa modeste retraite, n'osait en franchir le seuil. Edouard vint l'y chercher. En le voyant, la fille d'Olivier s'écria douloureusement : O sir Edouard ! il est donc vrai, le flambeau de la discorde s'al-

lume de tous côtés! le roi est en danger ; mon père.... Elle ne put achever ; un torrent de larmes s'échappait de ses yeux.

Le jeune comte, aussi désespéré qu'elle, ne pouvait lui répondre; enfin faisant un effort sur lui-même : Oui, Claipole, lui dit-il, on ne vous a point trompée; Cromwel tourne contre son maître des talens qu'il aurait pu faire servir à s'illustrer en défendant son souverain. On croit qu'il aspire à la première place de l'état, la véritable gloire eût été de mériter la seconde auprès de Charles. Puisse-t-il bientôt, mieux inspiré, abandonner le parti des traîtres! quelle que soit la conduite qu'il tiendra, l'honneur nous dicte la nôtre, mon père se rend auprès de son roi, je suis ses pas. Si l'on vous apprend un jour que notre maître a sucombé,

dites alors : Edouard Lindsey n'est plus. Si le ciel ne seconde point nos efforts, s'il abandonne notre cause, Claipole sans doute partagera la grandeur de Cromwel. Alors, ô mon amie ! souvenez-vous de ma mère sans soutien : son époux et son fils n'existeront plus. Claipole, donnez à sa vieillesse l'appui qu'elle accorda à votre jeunesse. Si votre père osait un jour la punir de notre fidélité à nos devoirs, au nom du ciel, au nom de l'amitié qu'elle eut pour vous lorsque tout semblait devoir vous séparer, protégez-la à votre tour, qu'elle vivre libre pour pleurer son roi, son époux, Edouard et sa patrie.

— Qu'osez-vous dire, comte de Lindsey ? moi, reconnaître pour mon père, l'ennemi de votre famille, le tyran de mes bienfaiteurs ! Claipole s'asseierait à ses pieds, sur le char

sanglant de son triomphe ! Ah ! connaissez mieux l'ami de votre Emma ; dût ma vie en dépendre, si Cromwel se rappelle, dans l'ivresse de ses succès, les nœuds qui nous unissent et qu'il me destine à partager sa puissance, j'oserai lui dire la vérité, j'oserai le peindre à lui-même tel que la postérité le peindra un jour ; puisse alors l'énergie brûlante de mon ame passer dans mes paroles ! Je le ferai frémir de ces noirs attentats ; la voix effrayante des remords tonnera auprès de lui, et le fera rentrer dans le sentier du devoir et sous l'empire de la vertu. Oui, si j'en crois le transport qui m'anime, si Cromwel m'entend, l'Angleterre est sauvée.—Touchante illusion d'une ame pure et noble ! puissiez-vous ne jamais disparaître, pour faire place à l'af-

freuse vérité! Adieu Claipole; si le parti de la vertu triomphe, mon père connaîtra le prix de votre dévoûment et de votre généreuse fidélité; si Cromwel l'emporte, ne rompez pas les liens qui vous unissent; tâchez de gagner son cœur, pour y faire rentrer la justice et la pitié. Cette conquête est digne de vous; puissiez-vous obtenir de l'empire sur lui! songez que ce sera pour la consolation de l'humanité, la défense des malheureux, le soutien des opprimés : cette pensée adoucira l'horreur que vous causerait notre mort.

Edouard s'éloigne en achevant ces mots. Un triste pressentiment lui annonce de cruels malheurs; il quitte à regret le toit paisible qu'habite Claipole, pour aller se mésurer contre son père. En arrivant à Wood-

Castle, le jeune comte trouva lord Edouard, prêt à reprendre la route de Londres; les pénibles adieux sont faits, les larmes coulent de tous les yeux; Emma, la triste Emma revêt les chers objets de sa douleur de la cotte d'armes et du casque guerrier. L'écharpe, nuancée des plus brillantes couleurs, est l'ouvrage de ses mains et un don de sa tendresse. Sur celle destinée à son père, on voit une image touchante de son amour envers l'auteur de ses jours. C'est un soleil radieux, et pour légende, ces mots: *sans lui tout périt.* Le comte de Lindsey, en lisant cette inscription flatteuse pour son cœur, donna une larme à la triste pensée des malheurs dont l'avenir menaçait sa famille. Edouard remarqua aussi, sur son écharpe, l'expression de la plus touchante amitié : un serpent par-

tagé en deux avec la devise, *se rejoindre ou mourir*, était l'emblême que sa sœur lui donnait. O Emma! dit-il, quelle pensée!.. Si notre séparation était éternelle!... si... Eloignons d'aussi cruels pressentimens. Adieu, modère tes regrets, vis pour soigner ta mère, la mienne vit pour nous aimer. Edouard, répond Emma en pleurant, que ce gage de mon amitié, que tu vas porter toujours, soit l'emblême de ma tendresse pour toi! tu sais qu'il est aussi celui de la prudence. Conserve tes jours, modère ta valeur, songe à nous dans les combats. Après d'aussi pénibles adieux, lord Edwart et son fils s'éloignent de Vood-Castle. Les derniers mots qui frappent leurs oreilles sont, *dans les combats pensez à nous*, répétés par les voix chéries de lady Amélina et de sa fille.

Ce

Ce jour, si douloureux pour la famille du comte de Lindsey, fut encore un des moins affreux de tous ceux qui s'écoulèrent depuis à Vood-Castle. Le doux souvenir de la présence des objets chéris l'embellissait encore; mais depuis, grand Dieu!... Le soir de ce jour fatal, lady Amélina, surprise de n'avoir pas vu Claipole comme elle en était convenue, l'envoya chercher, pour verser ses douleurs dans son sein; mais pour la première fois Claipole refusa d'obéir; un billet, trempé de ces larmes, fut seulement remis à la comtesse de Lindsey; il ne contenait que ce peu de mots :

« L'infortunée fille de Cromwel
» n'ose plus se présenter à Vood-
» Castle. Généreuse lady Amélina,
» vous fuir est le premier des tour-
» mens auxquels la condamne sa

» naissance. Puisse le père qui lui » donna le jour, la choisir pour sa » première victime ! c'est le seul » vœu qui reste à former à la mal- » heureuse

» CLAIPOLE ».

L'ame tendre et sensible de la comtesse de Lindsey fut attendrie de la vive douleur qui déchirait Claipole; trop constante pour cesser de l'aimer, trop juste pour lui faire un crime d'être la fille de Cromwel, et trop généreuse pour ne pas vaincre l'aversion qu'aurait dû lui causer l'esprit de parti, elle fut avec lady Emma chercher l'infortunée qui n'osait plus paraître devant elle.

En entrant dans l'asile où elle cachait sa douleur et ses tourmens, sa bienfaitrice la trouva dans l'attitude du plus profond désespoir; aucune plainte ne sortait de sa bouche, pas

une larme ne sortait de ses yeux; la vue même des premiers objets de ses affections ne put la faire sortir de son immobilité. Lady Lindsey, effrayée de cet état, la serra contre son cœur, et répandant sur elle un torrent de larmes : Pauvre Claipole! lui dit-elle d'une voix touchante, toi que j'ai accueillie dans ton abandon avec la tendresse d'une amie sincère, crois-tu que je veuille te repousser au moment où ton sort devient le plus affreux? Ah! si je n'avais pas moi-même trouvé, dans ton ame, les sentimens de l'honneur, de la vertu, je penserais qu'éblouie par les grandeurs qui peut-être vont environner ton père, tu renonces à l'état qui te vit naître pour attacher tes affections au char brillant d'une fortune nouvelle; mais je lis dans ton cœur, Claipole; tu préfereras, si le

ciel nous refuse la victoire, le malheur à l'indigence avec les vaincus, que de mendier à nos ennemis des honneurs qui t'avilirait.

— Oui, répond la fille d'Olivier en relevant sa tête abattue; si votre généreuse pitié daigne encore me plaindre et m'aimer, je jure à vos pieds de ne jamais être volontairement dans le parti opposé au vôtre, à celui de la justice; et si ma cruelle destinée me condamnait un jour à vivre auprès de celui que je ne nomme qu'en frémissant mon père, et que le ciel, qui voit mes larmes, m'accorde sur son cœur quelqu'ascendant, ah! je le répète avec ivresse, je serment d'être à jamais fidelle à votre parti, à ses généreux défenseurs, à la noble maison de Lindsey, et d'essayer de ramener mon père à la clémence. — Je reçois ta pro-

messe; viens, Claipole, habiter de nouveau à Wood-Castle; que le même toit réunisse encore des cœurs faits pour s'aimer : puisse ton père, s'il apprend notre union, respecter les nœuds touchans de la reconnaissance et de l'amitié!

Depuis ce jour, lady Amélina, renfermée avec sa fille et Claipole dans l'intérieur de son appartement, voyait avec effroi s'écouler chaque minute qui pouvait être pour elle le signal d'un événement tragique. Tout hélas! lui annonçait la fin d'un bonheur trop tôt écoulé; ses ingrats vassaux, oubliant ses bienfaits et leur devoir, affichaient hautement leur amour pour l'indépendance; le nom de Cromwel, annoncé comme le libérateur de son pays, volait de bouche en bouche; le parlement seul méritait, disait-on, l'obéissance et le

respect. Charles n'était plus leur souverain, et ses partisans étaient dignes du dernier supplice. Funeste aveuglement! tristes effets des factions! les voilà ces généreux Bretons, prêts à tremper leurs mains dans le sang de leurs maîtres, parce qu'ils restent fidèles à la maison des Stuards.

La comtesse de Lindsey, se voyant abandonnée de ceux-mêmes pour qui elle avait tout fait, ne conserva plus une ombre d'espérance. L'avenir se montrait à elle d'une manière effrayante; sa grande ame ne s'en laissa point abattre; elle résolut d'égaler son courage au péril, et d'étonner ses ennemis par la noblesse de sa conduite. Lady Emma et Claipole décidées à mourir à ses côtés, lui montraient également une fermeté bien glorieuse. Cette dernière eût peut-être obtenu cette mort, objet de tous

ses vœux, si Mortimer, toujours dominé par sa funeste passion, ne se fût servi de son ascendant sur l'esprit de Cromwel, pour réveiller dans son cœur, sa tendresse pour Claipole, et s'il ne lui eût parlé d'elle avec admiration.

Cromwel, en apprenant que sa fille, par ses charmes, ses talens et ses vertus, pouvait servir ses projets, se livra sans peine à des sentimens qui lui faisaient honneur. Le roi d'Angleterre avait fui en Ecosse; le lord Lindsey et son fils avaient partagé son exil. Lady Amélina, seule dans ces vastes possessions, ne pouvait lui faire résistance; le père de Claipole résolut donc d'aller lui-même chercher l'infortuné qui le redoutait, et de lui offrir de partager une puissance qui lui coûtait bien des larmes. Cromwel, instruit d'ailleurs

de la disposition des esprits dans cette contrée, était, en bon politique, satisfait de se montrer pour entretenir un amour qui lui était bien nécessaire. Lady Amélina apprit à la fois le départ du roi, de son époux et les projets d'Olivier. Malgré sa tendresse pour Claipole, elle voulut l'engager à s'éloigner encore une fois de Wood-Castle, pour s'éviter une entrevue pénible; mais son élève la conjura à genoux de dissimuler.

Tout est perdu, dit-elle, Charles a cessé de régner sur nous; l'exil ou la mort, voilà son partage, peut-être le vôtre. Nous sommes environnés d'ennemis: au nom du ciel! cachez à tous les yeux les sentimens que vous inspire mon père; il s'avance vers nous, consentez à ce qu'il reçoive sa fille de vos mains; le souvenir de cette action et de vos bienfaits pourra

être un jour seul de capable vous sauver. — Non , Claipole , répondit sa protectrice; si Olivier me voit, il lira dans mon œil indigné le mépris que j'ai pour lui. — Restez à Wood-Castle, si vous le voulez; je vais chercher avec Emma un asile où le nom de Cromwel ne vienne pas frapper nos oreilles. — Puisque vous êtes inflexible, reprit Claipole, c'est à moi à vous fuir; puissiez-vous, puissions-nous un jour ne pas nous repentir de votre stoïque fermeté! Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : il faut que j'achève ma cruelle destinée; si la vôtre devait être tragique, chère Lady Amélina, Claipole ne vous survivrait pas.

En achevant ces mots, la triste fille d'Olivier quitta pour jamais le toit hospitalier où sa jeunesse avait joui d'une douce protection, et re-

tourna dans l'asile obscur qu'elle devait bientôt aussi abandonner sans retour. Après quelque temps passé sans consolation et sans presque goûter de repos, l'infortunée vit luire le jour fatal qui devait la remettre au pouvoir d'un tyran, et non dans les bras d'un père. Une suite nombreuse des favoris de sa fortune annonça bientôt le chef des Indépendans. Claipole eut beau s'armer de tout son courage; cet éclat qui n'était pas fait pour elle, l'aspect guerrier qui environnait Cromwel, ce mélange de fanatisme religieux et de cinisme politique; ces esclaves et ces flatteurs, cette familiarité insultante qu'affichaient tous les parlementaires, ce contraste enfin de ce qu'elle avait été, de ce qu'elle était et de ce qu'elle allait être, la bouleversèrent au point de perdre ses sens. En revenant à la

vie qu'elle devait maudire un jour, Cromwel lui dit qu'ayant apprit de ses transfuges les bontés qu'avait eues pour elle lady Lindsey, il désirait lui en témoigner sa reconnaissance, et qu'il voulait la voir avant de quitter le comté.

A cette proposition, Claipole sentit encore une fois son courage s'évanouir, elle fut au moment de se trahir de nouveau; mais l'intérêt même de sa protectrice l'engagea à feindre, elle eut l'art d'insinuer à son père que cette visite ne pourrait que gêner lady Amélina, à raison de l'état de langueur et de souffrance où l'avaient jetée de longs malheurs domestiques. Olivier, qui savait fort bien que l'époux et le fils de lady Lindsey s'étaient engagés dans le parti des royalistes, feignit de croire aux raisons de sa fille, et se contenta d'en-

voyer à Wood-Castle un billet conçu en ces termes :

« Le soutien des droits du peuple » anglais remercie lady Amélina » Lindsey des soins qu'elle a bien » voulu donner à Claipole, il l'assure » en échange de la protection du par- » lement, si, mieux éclairée sur ses » vrais intérêts, elle cesse de sou- » tenir le parti de Charles Stuard ».

OLIVIER.

On juge que cette mesure n'était pas de nature à rassurer Claipole. Connaissant la franchise de lady Amélina, et la voyant interpeller d'une manière aussi positive, elle tremblait de la réponse qu'elle ferait; l'envoyé d'Olivier en rapporta une conçue en ces termes :

« Lady Lindsey assure Cromwel » du plaisir qu'elle a eu de dévelop-

» per les principes de vertu que la
» nature avait mis dans le cœur de
» son aimable fille ; elle prie Claipole
» de ne pas les oublier, et remercie
» le parlement de sa protection ; elle
» y renonce, si, pour l'obtenir, il
» faut abandonner le parti de l'honneur et de la justice ; ce sera toujours celui de tous les membres de
» la famille du comte de Lindsey ».

Cromwel feignit de ne point entendre le sens de cette réponse, et d'être content d'une grandeur d'ame, dont il se promettait secrètement de se venger. Sa fille, qui n'était point accoutumée à lire dans son cœur, crut à une modération qu'elle désirait, et sentit dissiper ses cruelles alarmes. Le jour suivant, le farouche Olivier rejoignit son camp, traînant à sa suite la tremblante Claipole,

qui semblait plutôt suivre un maître qu'accompagner un père.

Tout le monde connaît les suites désastreuses de cette guerre sanglante que soutint l'infortunée Albion contre ses enfans divisés. Je n'en retracerai pas ici le cruel souvenir ; les malheureuses victimes de ces temps désastreux goûtent depuis bien long-temps un repos éternel dans l'asile hospitalier du tombeau, qui reçut également les vainqueurs et les vaincus, les triomphateurs et les esclaves enchaînés à leur char ; tout a disparu de cette terre mouvante. Moi-même, qui oserai essayer dans ces feuilles périssables d'adresser ce chant funèbre aux mânes oubliés de l'intéressante Claipole, puis-je me flatter que ma mémoire obscure, associée à son souvenir, obtiendra

quelqu'intérêt, et qu'un jour on répétera sur ma tombe les vers de l'immortel Gray : *Reçois-le dans ton sein, ô terre bienfaisante! il ne brigua jamais ni les faveurs de la fortune, ni les éloges de la renommée; il appartint à la douce mélancolie; le ciel le combla de ses faveurs, car il le doua d'une ame bienfaisante. Il n'avait que des larmes à donner, il les répandit sur les malheureux; il ne désirait que d'aimer, d'être aimé; il obtint ce bonheur.* Oh! si un jour la voix touchante de l'amitié adresse à mon ombre plaintive ce court éloge funèbre, conquérans du monde, héros de la terre, favoris de la fortune, amans de la gloire, je n'envierai pas votre destinée brillante! Aux récits pompeux de vos exploits, de vos triomphes, de vos plaisirs, on ne peut

ajouter, *il désira d'être aimé, il obtint ce bonheur.* Mais où m'entraînent de trop douces pensées? il faut revenir au long récit de tes longues infortunes, malheureuse Claipole; je touche au moment le plus funeste pour ton ame sensible.

Un jour, jour à jamais funeste, on amena au camp d'Olivier un parti de l'armée des royalistes, que les parlementaires avaient fait prisonnier, et que leurs farouches vengeurs destinaient à augmenter le nombre des victimes de leur rage. Le douloureux spectacle des tourmens de ces infortunés déchirait l'ame sensible de l'élève de lady Amélina; chaque fois que son œil consterné se fixait sur un prisonnier, il lui semblait reconnaître les traits du comte de Lindsey ou de lord Edouard. Ce jour là, un hasard malheureux la fit trouver sur le pas-

sage de ces infortunés; tous avaient sur leur front serein le calme de la vertu, ils semblaient attendre sans effroi le sort cruel qu'on leur préparait. Un seul, les yeux baissés, le maintien sombre, et revêtu d'une armure noire, semblait craindre de laisser voir ses traits. Claipole, à son aspect, sentit un mouvement qu'elle n'avait pas encore éprouvé: C'est plus que de la pitié, dit-elle; quel trouble involontaire s'empare de mon ame ? O ciel! éloignez de moi un malheur que je n'ose qu'à peine envisager. Si c'était!......; elle ne put achever, l'effroi lui ôta l'usage de ses sens.

En recouvrant la vie, elle aperçut près d'elle son père, qui paraissait inquiet de son état; elle tendit vers lui ses mains suppliantes, et lui dit: Si je vous suis chère, accordez à votre fille la première faveur qu'elle ose

vous demander. Permettez-moi de voir et d'interroger chaque prisonnier que le hasard de la guerre a fait tomber entre vos mains ; le repos de ma vie dépend de cette faveur.

A cette demande, Cromwel regarda Claipole d'un air mécontent. — Je ne sais, lui dit-il, quel rapport il peut y avoir entre la fille du défenseur de la liberté et les vils suppôts d'un tyran ; je devrais refuser ce que vous n'auriez pas dû me demander, mais je veux bien, pour la première et dernière fois, céder à vos désirs. Pour que ma complaisance ne passe pas pour faiblesse dans l'esprit des braves Indépendans qui combattent avec moi, j'exige que vous ne visitiez les tentes des prisonniers que lorsque chacun de mes guerriers goûtera les douceurs du repos. Mon pouvoir vous environne de respect; ainsi vous

n'aurez rien à craindre des ombres de la nuit. Prenez avec vous Betty ; songez qu'elle m'est dévouée, et que demain au point du jour je connaîtrai les raisons d'une conduite qui a droit de me paraître singulière. A ces mots, Olivier renvoya Claipole dans sa tente.

Quand elle fut seule, l'infortunée tomba à genoux. Ciel ! dit-elle, ô toi, le protecteur de l'innocence, si tes impénétrables décrets ont conduit dans ce funeste lieu, le triste et cher objet de mes vives alarmes, exauce mes vœux, permets que j'acquitte la dette de la reconnaissance, ou que je périsse avec ce que j'aime ! Le reste du jour s'écoula dans cette pénible incertitude. Quand le voile épais de la nuit eut amené le repos dans le camp d'Olivier, sa triste fille, suivie de la compagne de sa course nocturne, s'a-

chemina lentement vers le quartier des prisonniers. Aucun bruit ne s'y faisait entendre. Ces tristes victimes, destinées au supplice, reposaient tranquillement dans les bras du sommeil. Le poids accablant des remords ne venait pas les troubler ; Claipole interdite allait ouvrir la première tente qui s'offrait à elle, lorsque son nom, prononcé par une voix qu'elle ne pouvait méconnaître, vint arrêter sa tremblante main. Non, disait le prisonnier, ce n'est pas l'échafaud qui m'attend, ni les fers que je porte qui m'effraient ; mais être si près d'elle, et ne pas la revoir ! Un instant, un seul instant, chère Claipole ; qui t'eût dit qu'un jour.... A ce nom la porte s'ouvre, Claipole est dans les bras de lady Emma.

Quelle plume peut peindre, quelle langue peut exprimer ce que ces

deux cœurs éprouvèrent étant réunis. Je te revois, disait lady Emma, je mourrai sans regret! —Vous, périr! répondit Claipole; si votre sang de-...t couler sur l'échafaud, le mien ... mêlerait aussi. O Emma! mon ...r ne m'avait pas trompée, quand j'ai cru vous reconnaître du milieu de ces guerriers malheureux. Pour m'en assurer, j'ai affronté le courroux du tyran qui cause nos maux. Croyez-vous que, pour défendre vos jours j'aie moins de courage? J'attendrai ici le lever de l'aurore, c'est le moment fixé pour le départ de nos frères d'armes, et aussi pour le vôtre; je m'attacherai à vos pas, je vous suivrai par-tout, la mort seule pourra nous séparer. Qui sait même si Cromwel n'épargnera pas votre sang, lorsqu'il verra qu'il faut en même temps faire couler celui de sa fille. — Que

dites-vous? interrompit Emma, chère Claipole ; je pourrais accepter ce barbare secours ! Moi ! exposer ta vie, ah! le supplice le plus affreux est encore doux au prix d'une telle image. — Eh bien ! chère Emma, vous pouvez sauver vos jours, les miens ; la fuite vous est encore permise ; les avenues du camp ne sont pas inaccessibles. Les soldats de mon père semblent m'aimer; avec leurs secours..... — Que dites-vous ? Claipole; moi ! consentir, pour épargner une vie malheureuse, à compromettre votre sûreté ! jamais, jamais. Mon amie, ma triste maison n'est plus, lady Amélina est morte de douleur dans mes bras, en apprenant la perte de son époux tué à la funeste bataille d'Egg-Thill; si Edouard vit encore, c'est pour traîner sa douleur et sa misère dans l'exil où les pri-

sons, nos biens envahis n'offraient plus d'asile à la triste Emma. J'ai voulu chercher une mort glorieuse au champ d'honneur ; un autre trépas m'attend, c'est toujours la fin de mes maux, laissez-moi la recevoir. Claipole, adieu ; fuyez votre Emma. — Non, cruelle : si un funeste devoir m'enchaîne ici, j'espère vous en arracher ; Mortimer commande les avenues du camp ; s'il vous a fui, il vous aime encore ; voyons s'il aura le barbare courage de vous abandonner ou de vous trahir.

En achevant ces mots, Claipole entraîne son amie ; la sœur de Mortimer a entendu prononcer ce nom chéri ; elle espère tout de la voix du sang, de l'empire de la nature ; et sûre de trouver, parmi les soldats de Cromwel, un défenseur, elle ose approcher d'eux sans effroi. Clai-

pole, suivie de sa malheureuse amie, traverse, sans obstacle, la vaste étendue des camps. Arrivée près des gardes qui en défendaient la sortie : Braves guerriers, dit-elle, vous voyez la fille de votre général qui vient solliciter de vous un acte de clémence en faveur d'une jeune infortunée que le sort des combats a fait tomber entre vos mains ; elle ne peut être votre ennemie, la beauté sensible et malheureuse n'en rencontra jamais parmi vous. Un mot, j'en suis sûre, va faire tomber le glaive de vos mains généreuses ; c'est une femme que vous voyez devant vous, c'est lady Emma Lindsey.

En disant ces mots, Claipole arrache vivement le casque qui cachait la beauté ravissante de son amie. A ce nom, à ces traits, Mortimer hors de lui vole auprès de sa sœur ; il la serre

serre contre son cœur, et lui dit d'un ton douloureux : Vous, dans les fers! condamnée à mourir, chère Emma, tendre compagne de mes premiers beaux jours, reconnaissez près de vous Mortimer prêt à sauver votre vie au péril de la sienne. Entraîné par une passion plus puissante que la nature, plus forte que l'amitié, j'ai pu vous fuir; mais, en suivant le parti des Indépendans, je déteste leurs fureurs; puis, se tournant vers ses soldats, il leur dit d'une voix énergique : Mes amis, laisserez-vous immoler l'innocence sans appui, la beauté sans défense?— Non, s'écrient tous les soldats, non, elle ne mourra pas; afin de la sauver, nous braverions les plus grands supplices; capitaine, que voulez-vous faire? nous jurons tous ici de vous être dévoués jusqu'à la mort.

En achevant ces mots, chaque guerrier tire son épée, entoure Emma, et lui forme un rempart d'un faisceau d'armes. Mortimer, heureux de ce triomphe du sentiment, fixe ses regards attendris sur cette scène touchante; la sensible Emma, vivement émue et frémissant du danger qui menace ses libérateurs si elle accepte leurs secours, Emma se dégage doucement de leurs efforts, et leur dit : Braves guerriers, en vain vous essayez de me sauver; ma destinée doit s'accomplir, votre généreuse pitié ne peut m'y soustraire; mais elle répand sur mes derniers momens quelque douceur. La mort ne peut m'effrayer, et le supplice n'a rien de honteux lorsque l'innocence vous y accompagne. Je n'ai plus d'asile, la tombe m'en offre un tranquille et sûr, laissez-moi y descendre.

— Cruelle, dit Claipole en l'arrosant de ses larmes, tu veux mourir sous mes yeux, et des coups de mon père ! Est-ce donc là ce que tu m'avais promis ? Si elle eut pu te suivre dans la nuit du trépas, ton amie ne t'eût pas engagée à fuir ; mais songe à sa situation, à sa tendresse pour toi, et refuse encore, si tu en as le barbare courage, le secours que le ciel, touché de mes pleurs offre en cet instant. — Emma, lui dit Mortimer, si tu meurs, je ne te survivrai pas ; chargé de ton sang, de la malédiction de mon père, de la haine de Claipole, je n'aurai plus qu'à mourir. — Claipole, mon frère, vous l'emportez ; j'aurais bravé un vainqueur superbe, et défié la rage d'un persécuteur barbare ; mais je ne puis résister à vos larmes, à votre douleur ; Mortimer, je m'abandonne à vous ;

puisque la nature arme votre bras pour ma défense, j'accepte son secours. — Emma, reprit Mortimer, soyez béni de votre pitié pour mes tourmens, je ne puis accompagner vos pas, je jure de prendre tous les moyens de vous sauver, ou de périr; le temps presse, fuyez; que le soleil, en éclairant les tentes de Cromwel, vous trouve loin de son camp.—Soldats, répond lady Emma, je me fie à votre parole, et compte sur votre loyauté; la même patrie, qui nous donna le jour, me paraît un garant sûr de votre respect pour mes malheurs; s'il en était autrement, ce fer dont lady Lindsey mourante arma mon bras, et qu'elle me légua avec son courage, ce fer saurait bien me soustraire à votre pouvoir. — Madame, répondent ses guides, la défiance est permise au malheureux; nous ne

pouvons nous plaindre de la vôtre, le temps vous apprendra si elle est méritée.

En entendant ces mots, lord Mortimer confie Emma au soin des deux guerriers fidèles, et rentre avec Claipole, qui suit long-temps des yeux les fugitifs. Quand ses regards cessent de les apercevoir, elle rentre sans bruit dans sa tente, et passe le reste de la nuit dans les plus mortelles alarmes. Au point du jour, l'airain sonnant annonce le départ des prisonniers pour le lieu de leur supplice; la fille d'Olivier frémit, son sang se glace dans ses veines, c'est le moment où la fuite d'une de leurs victimes va éveiller la défiance des tyrans; Claipole croit entendre, à chaque instant, prononcer le nom d'Emma; il lui semble que tout le camp doit connaître ce triste objet

de sa tendresse ; qu'elle ne pourra le soustraire à leurs coups, ni sauver Mortimer de la fureur de son père. Hélas ! ses craintes n'étaient que trop fondées ; la disparition du prisonnier au casque noir, et l'absence des guerriers de Mortimer de leurs postes, s'aperçurent dès le lever de l'aurore ; on en instruisit Cromwel, qui, se rappelant la demande de sa fille, ne douta pas un instant qu'elle ne fût la cause de cet événement. Furieux, il se rendit chez Claipole. Nous sommes trahis, lui dit-il ; un coupable a été soustrait à la mort qui était due à sa rebellion, il n'a pas fui seul ; deux de mes soldats ont accompagné ses pas, et il n'y a que vous qui ayez pu avoir la témérité de leur ouvrir un passage : osez le nier.

Si j'avais commis un crime, répondit fièrement Claipole, j'aurais

peut-être recours à ce moyen employé par les lâches ; mais l'action que j'ai faite est de nature à pouvoir être avouée. Oui, mon père, j'ai acquitté la dette de la reconnaissance en sauvant lady Emma Lindsey. Si je n'avais pu remplir le devoir sacré de la dérober à la mort, j'aurais suivi le vœu de mon cœur, je serais morte avec elle ou pour elle. — C'était une femme, répondit Cromwel avec plus de modération ; il me semble qu'avant de braver mon autorité, vous auriez dû m'en instruire, et me procurer la douceur de délivrer moi-même cette jeune captive ; il ne peut y avoir, où je commande, de fers pour la beauté. Je sais, dit Claipole en soupirant, que tous les défenseurs des Stuards sont coupables aux yeux des Indépendans, et je voulais épargner à leurs chefs, sur-tout à mon

père, la nécessité cruelle d'agir sévèrement envers mon unique amie. — Vous allez juger vous-même, Claipole, si je me conduis en barbare. D'après mes ordres on poursuit les fugitifs; de retour dans ce camp, je veux rendre la liberté à votre amie, son sexe faible et sans défense excite ma pitié; je m'y livrerai, sur-tout si le danger, qui aura pesé sur sa tête, a eu le pouvoir d'abattre une fierté qui est héréditaire dans la famille de lord Lindsey. Je connais ce sang orgueilleux, la clémence l'enhardit, la sévérité l'irrite, les bienfaits l'offensent, la générosité l'humilie, la mort n'a rien qui l'étonne, et la vie accordée par un maître lui paraît un fardeau. Que de peines et de soins il m'a fallu pour m'attacher le farouche Mortimer! Aux soins empressés de ma vive amitié, il m'opposait

posait, je ne sais quels remords importuns, quel devoir chimérique, quel honneur bizarre; j'ai su avec adresse surmonter tous les obstacles qui semblaient nous séparer. Heureux! si dans cette circonstance importante, je n'ai pas à me plaindre de ma fille, de mon ami, et peut-être bientôt de ma captive!

A peine Cromwel achevait-il ces mots, que des cris confus et des gémissemens plaintifs se font entendre: il quitte alors sa fille, en disant: Ce sont les fugitifs qu'on me ramène. Claipole, saisie d'effroi, s'élance sur les pas de son père; elle arrive.... Dieu! quel spectacle pour son cœur! Elle aperçoit Emma privée de vie et baignée dans son sang; ses généreux libérateurs chargés de chaînes et blessés comme elle. Mortimer, furieux, désespéré, accusait le ciel,

maudissait son sort, et paraissait vouloir attenter à ses jours. En voyant Cromwel, il fit un mouvement d'horreur: Barbare! lui dit-il, tu triomphes de mon désespoir et de la douleur que j'ai d'avoir abandonné pour toi une famille dont tu as détruit le dernier reste; barbare! achève ton ouvrage, ôte à ton ami une existence qu'il déteste, depuis qu'aveuglé par le vertige d'une fausse liberté et par l'ivresse d'une funeste passion, il a sacrifié l'honneur, la vertu et le devoir. — Mortimer, répondit Cromwel avec une modération feinte, quand je pardonne un discours offensant comme votre ami, et coupable comme votre général, je devrais m'attendre à plus d'égards; cependant je veux bien encore n'attribuer qu'à une douleur trop impétueuse des expressions peu mesurées. Si lady Emma Lindsey pé-

rit, je conçois votre douleur; la fille d'une mère que vous aimiez devait vous être chère; mais quand la patrie parle, tout autre sentiment doit se taire. Reprenez vos esprits, faites vos efforts à l'avenir pour faire oublier à vos frères d'armes un indigne désespoir, et songez que, si une famille coupable est détruite entièrement, la prospérité de la grande famille du peuple anglais devra et pourra vous en consoler.

En achevant ces mots, Cromwel fait retirer Mortimer, et ordonne que l'on veille sur son désespoir; ensuite il se rend aux lieux où l'on cherche à rappeler la vie de sa déplorable victime. En franchissant le seuil de la tente où on l'a déposée, il aperçoit un spectacle fait pour attendrir le cœur le plus farouche. Lady Emma, la tête décolorée, appuyée sans mou-

vement sur le sein de son amie, et baignée de ses larmes; les plus furieux de ses ennemis gémissant de leur propre ouvrage, et cherchant à lui rendre une vie qu'ils lui ont ôtée; l'envoyé d'Esculape prodiguant sans succès les secrets de son art divin; les femmes de Claipole, gémissantes, éplorées, maudissant la guerre civile et ses fureurs; tel était l'affreux tableau que présentait alors le camp de Cromwel. Malgré la férocité de son cœur, Olivier en fut ému. Craignant de se laisser attendrir, il s'éloigna promptement et détourna les yeux de son crime.

Restée libre auprès d'Emma, Claipole s'aperçoit que son cœur commence à palpiter de nouveau; la vie circule encore une fois dans ses veines; les roses de son teint reviennent: Elle est sauvée! s'écrie Clai-

pole. Ne vous faites pas d'illusion, répond le ministre du dieu d'Epidaure; elle va reprendre ses sens; mais si elle paraît vous être rendue, ce sera pour bien peu d'instans; sa blessure est mortelle.....

Trop cruel arrêt pour une ame sensible ! la fille de Cromwel en est accablée. Cependant elle ne peut encore croire à son malheur. Emma recouvre ses sens; elle serre la main de Claipole et demande Mortimer. On résiste d'abord à ses désirs; elle insiste: Je sens, dit-elle d'une voix affaiblie, je sens que la vie m'échappe; je veux faire mes derniers adieux au fils de celle que je vais rejoindre, le remercier de ses efforts généreux, lui recommander de sauver, s'il est possible, le lord Edouard. A cette touchante prière on se rend. Lord Mortimer arrive: on a répondu de ses

jours ; mais son cœur est blessé d'un trait cruel. En voyant lady Lindsey expirante, il ne peut commander à sa douleur ; elle éclate en reproches, en imprécations. Emma lui fait signe de se calmer ; elle prend sa main, celle de Claipole, et les serrant toutes deux contre son cœur : Mon frère, mon amie, dit-elle d'une voix mourante, mes malheurs sont finis : trop sensible pour oublier les maux de ma famille, trop attachée à mon roi pour pardonner à ses bourreaux, et trop fière pour servir mes ennemis, la mort est un bienfait pour moi ; elle va me réunir à lord Edouart, à ma mère. Une seule pensée trouble la paix de mes derniers momens. Qu'est devenu Edouard ? sans doute il combat toujours dans le parti de l'honneur. Au nom du ciel et des liens qui nous unirent, si le sort des combats

le rend prisonnier de Cromwel, Mortimer, pour prix des services que vous avez rendu à votre général ; Claipole, au nom de la tendresse qu'un père doit avoir pour sa fille, réunissez-vous tous deux pour le sauver! Me le promettez-vous? — Oui, nous le jurons, répondirent tout d'une voix son frère et son amie. — Je meurs tranquille ; adieu: que je vive dans votre mémoire, et que le nom d'Emma se mêle quelquefois à vos entretiens! je serai contente.

En achevant cette touchante prière, l'infortunée laisse retomber pour la dernière fois sa tête mourante sur le sein de Claipole, et rend le dernier soupir dans les bras de l'amitié. Le désespoir de Mortimer, le sombre chagrin de la fille d'Olivier ne peuvent se rendre. L'un maudit la vie qu'on veut lui conserver, exhale un regret im-

pétueux comme toutes ses passions. Claipole, plus profondément affectée encore, mais calme dans sa douleur, ne prononce ni plaintes, ni murmures; elle n'accuse personne, souffre tout le monde autour d'elle, et ne montre à aucuns regards le trait qui la blesse, mais il n'en est que plus dangereux. Effrayé de cette insensibilité apparente, on cherche en vain à faire couler ses pleurs en prononçant devant elle le nom chéri d'Emma: ce ne sont pas des larmes qu'elle doit donner à son amie; ses beaux jours consumés par une langueur secrète, ses charmes flétris par des souvenirs cruels et toujours présens, la mort distillée goutte à goutte sur son sensible cœur; voilà le sacrifice offert par la fille de Cromwel aux mânes de la victime de son père.

Plusieurs jours s'écoulent dans le

camp au milieu de la tristesse ; mais bientôt le souvenir de ce tragique événement fut banni de tous les cœurs ; Claipole seule en conserva le deuil jusqu'au denier moment de sa vie. Cromwel s'étant aperçu du repentir de Mortimer, et craignant de perdre un guerrier brave jusqu'à la témérité, ardent jusqu'à la frénésie, entier dans projets jusqu'à la mort, résolut de faire tous ses efforts pour regagner sa confiance, et conserver dans son parti un chef bien nécessaire à la cause des Indépendans. Ses premiers efforts auprès de son frère d'armes furent inutiles ; Mortimer repoussa les offres séduisantes de Cromwel, parut insensible à l'ambition, indifférent pour les honneurs, inaccessible à la soif de l'or, et ne désirant que le trépas. L'adroit Olivier eut l'art de ménager cet esprit

indompté. Il approuva ses regrets, plaignit ses chagrins, applaudit à sa sensibilité, et déplora ainsi que lui le triste sort de lady Lindsey et de sa fille.

Lorsque Mortimer crut que l'on ne cherchait pas à lui faire un crime de ses regrets, son cœur se rouvrit à la confiance. Le besoin de se distraire le ramena vers son ancien ami; et dans un de ces momens d'épanchement que la faiblesse accorde et dont l'adresse profite, Cromwel enchaîna Mortimer sans retour au char de sa fortune. Pour étouffer les remords que ressentait le fils de lady Amélina de prêter le secours de son épée aux meurtriers de toute sa famille, son perfide séducteur lui fit craindre pour les jours de lord Edouard, et lui représenta qu'il était nécessaire pour le sauver qu'il restât dans le

parti contraire, afin de protéger ses jours. Ne pouvant résister à l'image de sa sœur mourante, qui le poursuivait sans cesse, Mortimer céda, non sans peine, se jeta dans une coupable dissipation, et eut soin de fuir la présence de Claipole, dont la constante tristesse et la noble fidélité à des mânes chéris devaient être pour lui de continuels reproches.

Le cours des événemens, si favorables à la fortune de Cromwel, le conduisait insensiblement au terme de ses désirs. L'infortunée Claipole le sentait; mais, toute entière à de cruels souvenirs, elle voyait approcher l'instant du triomphe de son père avec une indifférence semblable au calme de la mort. Hélas! les caprices de cette bizarre fortune lui préparaient encore une épreuve bien cruelle! Chaque nouvelle affaire qui s'engageait avec les faibles restes des

royalistes présentait toujours une victoire certaine aux parlementaires. Mortimer, engagé de nouveau dans leur parti, essayait d'étouffer dans le meurtre et le carnage d'importuns souvenirs et de cruels remords. Vainement la constante amie d'Emma cherchait-elle à rappeler son frère de son ivresse, en voulant lui inspirer plus de pitié pour des malheureux vaincus ; ses efforts étaient sans succès. Ne pouvant résister davantage à l'affreux spectacle qu'offrait à ses yeux consternés l'aspect de tant de victimes destinées au supplice, ne goûtant que rarement la douceur d'en sauver, Claipole demanda et obtint la permission de s'éloigner de ce camp funeste, et d'aller pleurer dans la solitude les malheurs de sa patrie et le meurtre de tant d'illustres héros.

La veille de ce jour si désiré, le bruit d'une nouvelle victoire et l'an-

nonce de nouveaux meurtres ayant renouvelé ses douleurs, elle se livrait sans témoin à ses tristes regrets, lorsqu'un ordre de Cromwel la força de se rendre près de lui. Claipole obéit en tremblant; elle arrive près de son père. Dieu! quel tableau s'offre à elle! Lord Edouard Lindsey debout, la tête nue, les mains chargées de fers, mais le front calme, le port tranquille, semblait défier la haine de troubler la paix qui accompagne la vertu, même dans les plus grands dangers; Mortimer près de lui, l'œil consterné, la tête baissée, l'attitude humiliée, semblait attendre son arrêt, et non être du parti des vainqueurs. En revoyant la compagne des jeux de son enfance, Edouard lui adresse ces paroles touchantes: Tendre amie de ma chère Emma, vous voyez son frère prêt à mourir comme

elle. Ne pleurez pas sur notre sort, il est glorieux de périr pour la défense de son pays et comme son roi. Il est, ajouta-t-il en fixant Mortimer, il existe en ces momens de factions des situations encore plus affreuses et des personnes plus à plaindre. Quand l'honneur soutient et la vertu accompagne dans les fers, ils sont légers.

Edouard, répond Mortimer, cette observation s'adresse à votre frère; votre situation est, je le sens bien, plus affreuse pour moi que pour vous; il ne dépend que d'un mot pour la faire cesser. — L'honneur, reprend vivement Edouard, me défend de le dire; Claipole, j'en appelle à votre ame noble et fière; je la connais trop bien pour craindre de vous prendre pour juge entre votre père et moi. Mon sort, m'a dit Cromwel, est entre vos mains; l'échafaud ou les hon-

neurs, le supplice ou les grandeurs, la mort ou la main de Claipole; vous voyez en moi un juge ou un père, un protecteur ou un meurtrier; la torche funèbre ou les flambeaux de l'hyménée vont s'allumer pour vous; choisissez. — O ciel! dit Claipole, quelle alternative affreuse! Edouard, je sais d'avance quel est votre choix et quel sera votre sort. Le jour affreux de votre supplice décidera le mien. Je n'ai supporté la vie que pour obéir à Emma, qui m'avait ordonné de veiller sur vos jours; si je ne puis vous sauver, j'irai bientôt la rejoindre... Et vous, Mortimer, que sont devenus les sermens prononcés sur la tête chérie de votre sœur mourante? Je sais, dit froidement Mortimer, quel est mon devoir, je l'accomplirai; mais vous, Edouard, les droits du sang, ceux de l'amitié, l'intérêt

de votre sûreté, l'amour de la vie n'auront-ils aucun empire sur votre ame ? Vous savez s'il doit m'en coûter pour vous conjurer d'accepter l'hymen qu'on vous offre ; mais la voix du sang parle à mon cœur ; que dit-elle au vôtre ? — Quand la vertu, l'honneur, la gloire ont parlé, tout doit se taire. Farouche dictateur ! donne tes ordres sanguinaires, je suis prêt à mourir.

Vous ne vous plaindrez pas, répond Cromwel, de mes emportemens ; je crois que j'ai donné ici l'exemple d'une assez longue modération. Un captif insolent me brave, une fille ingrate m'offense, un ami faible semble me blâmer, et je me tais quand un pouvoir suprême me donne le droit de punir qui m'outrage. Je laisse au repentir le temps de naître ; mais il est des bornes à la clémence.

Lord

Lord Lindsey, réfléchissez à ma proposition; je plains le danger où une valeur trop impétueuse a exposé vos jours, je gémis du haut degré de grandeur d'où vous ont précipité les factions, et des immenses domaines qu'elles vous ont ravis. Honneur, fortune, plaisirs, dignités, gloire, considération, liberté, vous avez tout perdu, je veux tout vous rendre. Et quel est donc le prix si onéreux que je mets à tant de bienfaits? Je vous donne une femme jeune, belle, sensible et vertueuse, compagne de votre sœur et amie de votre mère. La vie auprès de Claipole vous paraît-elle donc si odieuse, que vous lui préfériez une mort tragique?

— Je sens, généreux Cromwel, le prix qu'on doit mettre à tant de bontés. En retour, je veux bien vous ouvrir mon ame toute entière; j'aime

votre fille, non de ce sentiment aveugle et impétueux qu'on a nommé amour, qu'on pourrait plutôt appeler délire, et qui asservit le cœur tout entier : je ne l'ai jamais éprouvé pour personne; j'ajouterai plus encore, je le redouterai, parce qu'il énerve les facultés de l'homme et le rend esclave de celle que la nature n'avait formée que pour être sa compagne, son amie; mais si j'avais été assez malheureux pour que les charmes de Claipole eussent fait jadis sur mon cœur une impression aussi dangereuse, je le dis sans détour, je saurais dompter ma passion comme je sais braver la mort, et je ne m'unirais jamais à la fille du meurtrier de mon roi et au tyran de ma patrie; d'ailleurs quand je pourrais vaincre mon éloignement pour l'hymen que vous m'offrez, savez-vous si le cœur

de Claipole ratifierait vos projets ? Je sais qu'elle aime, elle est aimée, croyez-vous, d'après cet aveu, que je voulusse, pour sauver mes jours, faire son malheur ?.. Et savez-vous si moi-même . . . — Cette défaite est adroite ; mais elle ne sera pas heureuse ; Claipole doit obéir à mes lois.

— Ma vie est sous votre empire, mais ma volonté soumise à l'honneur, à la vertu. Cromwel, tu ne peux rien sur elle ; inébranlable comme le ciel, jamais je ne serai l'époux de Claipole. — Orgueilleux et imprudent jeune homme, tu cherches la mort, tu la mérites ; mais je veux bien suspendre ton arrêt. Cette journée est encore à toi, songe à bien employer les derniers momens qui te restent, pour fléchir mon courroux ; demain il ne serait plus temps. Mortimer, restez avec votre frère ;

employez, sur ce cœur fier et hautain, les armes que la nature et l'amitié vous donnent; en travaillant pour sauver votre sang, vous acquerrez de nouveaux droits à mes bontés ; j'avoue qu'il m'en coûterait beaucoup pour punir, lorsque je voudrais n'avoir qu'à récompenser.

En achevant ces mots, Cromwel s'éloigne en amenant avec lui l'infortunée Claipole. Cette dernière essaya vainement de désarmer le courroux de son père, tous ses efforts furent inutiles. — Edouard et Mortimer, restés ensemble, eurent le plus pénible de tous les entretiens. Sans chercher à faire un crime à son frère du parti qu'il avait embrassé, lord Lindsey persista fièrement à rejeter toutes les prières de Mortimer et les offres de son général, et parut fermement décidé à marcher

plutôt à la mort, que de devenir le fils de Cromwel et l'époux de Claipole. — Après les instances les plus fortes, les reproches les plus tendres, les larmes même employées sans succès, Mortimer se retira désespéré, ne pouvant cependant pas s'empêcher d'admirer tant de vertus et un courage aussi héroïque. Le reste de la nuit, le lord Lindsey fit tous ses préparatifs pour l'événement qui l'attendait le lendemain : il écrivit à Claipole un billet d'adieu et de justification de ses vertus, en l'assurant de son tendre attachement, et en lui laissant un gage bien touchant de son souvenir, dans le portrait d'Emma qui ne l'avait jamais quitté ; ensuite traçant pour Mortimer un testament de mort, il y peignit son ame toute entière dans les conseils salutaires qu'il lui donnait sans fiel, sans re-

proche. Il lui retraçait la conduite qu'il avait tenue, celle qu'il aurait dû tenir, et lui donnait pour l'avenir les conseils les plus sages; à ce dernier trait d'amitié, il joignit un objet qui devait être pour son frère un reproche continuel : c'était le portrait de lady Amélina Lindsey, armant Edouard pour les combats, avec ces mots : *que le seul fils qui me reste soit digne de moi !*

Ces deux paquets finis, lord Edouard se sentit prêt à tout; son cœur, inaccessible à l'effroi, se résigna sans peine à son sort, et attendit avec calme l'instant de marcher au supplice; il ne retarda pas plus que Cromwel ne l'avait dit; au point du jour, Edouard reçut un billet conçu en ces termes : *Votre choix est-il fait entre l'hymen ou la mort?* Edouard répond au bas : *La mort;*

laconisme effrayant qui dut faire pâlir Cromwel lui-même. En remettant sa réponse, lord Lindsey charge le messager du trépas de remettre ces deux paquets à Mortimer et à Claipole. — Le guerrier, moins barbare que son chef, le promit avec serment, et va remplir sans délai sa parole. Le chef des Indépendans a reçu la réponse d'Edouard : son orgueil est irrité de tant de grandeur d'ame; l'arrêt en est porté, lord Lindsey va périr.

L'airain lugubre sonne trois fois l'heure du départ; les royalistes captifs sont conduits à la ville qui doit être témoin de leur supplice, par une escorte nombreuse. — Parmi ces infortunées victimes, on distingue Edouard. L'intérêt de tout le camp se tourne vers lui; on admire ces grâces majestueuses, cette noble sérénité qui

brille sur son front, l'assurance aisée de son maintien aussi différent de l'orgueil qu'éloigné de la faiblesse ; tous les cœurs demandent en secret sa vie ; quelques voix plus hardies osent solliciter sa grace.

A ce mot humiliant, lord Lindsey sent se réveiller sa fierté : Non, braves Bretons, s'écrie-t-il, ne parlez pas de grace, elle n'est faite que pour les coupables, et on ne l'est pas pour avoir défendu son honneur, son roi et sa patrie. Ce généreux élan d'une belle ame, lui réunit encore plus de suffrages ; on sait ce qu'il en serait résulté, si les chefs du camp n'eussent ordonné le départ et l'emprisonnement des mutins. A cet acte de rigueur, tout se tait, chacun renferme ses regrets et ploie la tête sous le joug. Se croyant sûr de sa vengeance, Cromwel se montre partout

tout, répand avec adresse les bienfaits, sème avec profusion l'or et les présens; il flatte les uns, menace les autres, punit, récompense, promet, donne, obtient ainsi tous les suffrages, et a bientôt effacé l'impression fugitive d'un instant de pitié.

Pendant cette scène, Claipole qui a reçu les adieux funèbres de lord Lindsey, baigne de ses pleurs l'image chérie d'Emma, déplore le malheur de son frère, et accuse Mortimer de lâcheté de ne pas défendre Edouard. Méritez-vous ces reproches, fils de lady Amélina? Sera-ce en vain que le portrait de cette mère courageuse aura été remis sous vos yeux? Les derniers accens de cette voix si chère retentiront-ils sans effet à votre oreille? Lecteur sensible, vous ne le croyez pas; encore un instant et

vous saurez si Mortimer se montrera le digne fils de lady Lidnsey, le généreux frère d'Edouard.

Le cortége funèbre des partisans de la maison de Stuard s'avançait lentement vers sa destination cruelle, lorsqu'au détour d'un bois épais, une troupe de guerriers intrépides s'élance sur les gardes, en disant : rendez-nous lord Edouard Lindsey. Les soldats de Cromwel étonnés cèdent d'abord ; mais bientôt, en songeant au sort qui les attend s'ils retournent près de leurs chefs sans les prisonniers, ils reviennent et combattent avec un courage digne de servir une meilleure cause. Les prisonniers, devenus libres, se tournent du côté de leurs défenseurs ; le combat alors devient trop inégal. Les plus vaillans soldats des parlementaires succombent sous le nombre, les autres sont mis en

déroute et fuient. Lord Lindsey et ses compagnons disparaissent avec leurs libérateurs. Les soldats qui ont fui retournent au camp rapporter cette étrange nouvelle.

Cromwel n'est pas long-temps incertain sur les auteurs de cet événement. Mortimer a disparu avec l'élite des guerriers confiés à son commandement, Claipole en est instruite la première par un billet de Mortimer lui-même, conçu en ces termes.

« Séchez vos pleurs, belle Clai-
» pole, Edouard ne périra pas, je
» vengerai Emma et sauverai mon
» frère. Mes mesures sont prises pour
» délivrer celui que vous pleurez;
» puisse cette action, qui me coû-
» tera peut-être la vie, me rendre
» votre estime, si je ne puis plus
» prétendre à votre tendresse. Clai-

jouet trompeur d'un songe encore plus funeste que la réalité, elle s'élançait pour suivre, disait-elle, ses deux amies au supplice, et pour mourir avec Mortimer et sa sœur. Tant de souffrances réunies altérèrent la santé de Claipole; ses forces physiques ne purent résister à un combat aussi violent; une fièvre brûlante menaça bientôt de la conduire au tombeau.

Cromwel au désespoir de perdre sa fille, et se reprochant sa mort prématurée, tenta inutilement tous les efforts possibles pour la sauver. Hélas! père cruel, que faites-vous.... pourquoi rappeler à la vie cette ame trop sensible; en la forçant de rentrer dans cette région de douleurs, vous êtes mille fois plus barbare que son plus grand persécuteur; le trépas serait un bienfait pour elle, l'existence

que vous cherchez à lui rendre n'est qu'un fardeau. Il est bien à présumer que tous les moyens ordinaires que prenait Cromwel pour rappeler à la vie sa chère Claipole eussent été sans succès, si la nature ou plutôt le souverain arbitre des destinées humaines n'eût résolu de la faire renaître au jour qu'elle abhorrait, afin de la choisir pour être la douce consolatrice d'un malheureux, et pour devenir l'instrument de la malédiction paternelle qui pesait sur la tête d'un coupable, dont Claipole était encore l'espoir, et dont le spectacle de ses derniers momens devait être la punition.

Détailler ici ces deux événemens me paraît un devoir qui pourra servir d'exemple aux coupables, de consolation aux malheureux. Les premiers, en voyant la punition d'un fils rebelle, apprendront à trembler

» vous; dites ensuite, Claipole, si » mon père n'est pas bien vengé. » Adieu! quand vous recevrez ce billet, je serai digne de vous, digne » d'Edouard; adieu pour jamais ».

Claipole ne put achever, sans verser un torrent de larmes, la lecture de ce billet touchant et si bien fait pour l'attendrir. Mortimer était aimé; les reproches qu'une raison sévère devait lui adresser, c'était la violence de son amour ardent pour elle qui les lui méritait; la fille de Cromwel n'eut pas de peine à lui pardonner. Tremblante ensuite sur son sort, sur celui d'Edouard, elle passa plusieurs jours dans une inquiétude affreuse. Bientôt la sombre rage de Cromwel apprit à sa fille que ses deux victimes lui étaient échappées; plus calme et plus tranquille, elle sut que lord Lindsey et Mortimer avaient trouvé

leur. La constante fidélité vint s'y réfugier avec elle, et sa douce persuasion aurait cicatrisé la blessure du malheur, s'il pouvait exister un remède pour les regrets causés par l'amitié, qui s'accuse des maux de l'objet chéri.

Depuis plusieurs jours Claipole habitait Rosenthall, car c'est ainsi qu'elle avait voulu nommer son habitation champêtre, en mémoire du lieu romantique où ses premières années s'étaient écoulées si calmes, et où son cœur sensible avait connu le délicieux sentiment de la reconnaissance, en éprouvant les bontés affectueuses de lady Amélina, les douces caresses de la tendre Emma, lorsque Betty, la fidèle Betty, proposa un soir à sa jeune maîtresse de quitter le fertile enclos qui leur servait de promenade

depuis leur arrivée. Claipole, qui se livrait avec douceur aux soins attentifs que l'on prenait pour faire diversion à sa douloureuse rêverie, s'appuya sur le bras de sa fidèle compagne, et, suivie de cette bonne créature, elle choisit pour le but de ses courses un vallon riant, planté d'arbres touffus, et qui offrait des sites agréables, un doux repos. Assises toutes deux sur un banc de gazon, Claipole laissait sans pitié sa fidèle Betty livrée à la douleur de la voir trempée de ses larmes; toute entière à ses souvenirs, elle oubliait l'approche de la nuit, l'éloignement où elle était de sa retraite, le désir qu'avait déjà témoigné plusieurs fois Betty, de reprendre la route de Rosenthall, lorsque tout à coup elle fut tirée de sa sombre rêverie par les cris

sous le poids d'une main divine qui soutient les pères vertueux et qui renverse l'orgueil révolté des enfans indociles; les infortunés, en lisant les ressources admirables qui existent dans le cœur d'une divinité bienfaisante pour adoucir les peines de la vertu malheureuse, se sentiront consolés et béniront peut-être la main inconnue, mais compatissante, qui leur offre dans des maux extrêmes l'image d'une bonté sans mesure comme leurs besoins.

Claipole, destinée donc par le souverain rémunérateur des actions humaines, à être l'ange de la paix et l'ange de la mort, revint à la vie pour remplir, avant de la quitter pour jamais, ce double ministère, et, suivant le conseil d'un moraliste vertueux, elle se disposa, en quittant le palais des rois pour la solitude des champs,

long-temps prolongés de *love my* (1) *love my*, que l'écho fidèle répète au loin.

A ce nom si cher à son cœur, Claipole lève ses beaux yeux baignés de larmes, et s'aperçoit qu'elle n'a plus auprès d'elle, ni Betty, ni le joli chien braque qui suivait toujours ses pas. Premier gage de l'amitié de son Emma, Love-my était le compagnon fidèle de sa solitude, l'objet de sa constante affection; en le caressant, Claipole se croyait encore à Wood-Castle auprès de ses deux amies. Qu'on juge donc de la peine que son cœur ressentit en voyant que Love-my l'avait quittée; sans doute, dit-elle en soupirant, Betty se sera aperçue de son absence et m'aura laissée seule pour le chercher. Hélas! en vain sa

(1) Mot anglais qui signifie *aime-moi*.

voix l'appelle, Love-my ne reparaît pas : doux symbole de la fidélité, m'aurais-tu abandonnée pour toujours! En proférant cette triste plainte, Claipole se lève et, oubliant sa faiblesse, elle s'élança du côté où la voix de Betty s'était fait entendre pour la rejoindre; mais ce fut inutilement que la pauvre Claipole parcourut le vallon, la prairie, le bois touffu qui l'environnait, Betty ne paraissait pas, et l'écho seul répétait son nom.

Effrayée de cette solitude, de cet abandon, de la nuit qui s'approchait, et de son éloignement de Rosenthall, Claipole s'assit à l'ombre d'un sapin au noir feuillage, et résolut d'attendre dans ce solitaire asile que quelque rustique enfant du hameau, en rejoignant son habitation, lui enseignât la route de la sienne; mais ce fut

en vain, les heures s'écoulaient, rien ne changeait pour Claipole leur uniformité. Enfin, la nuit se disposant à couvrir de son voile obscur le sommet escarpé des montagnes qui environnaient la triste fille de Cromwel, cette teinte lugubre que tous les objets les plus rians qu'offre la nature prennent dans ce moment, porta l'épouvante dans l'ame de cet enfant du malheur; l'astre mélancolique, ami du voyageur égaré, en faisant son entrée dans le firmament, répandit encore plus de terreur et d'effroi dans le cœur de Claipole. O Dieu! s'écria-t-elle douloureusement en se précipitant à genoux, quelle ombre s'avance vers moi du sommet de la montagne? La vapeur légère du soir lui sert de vêtement, un crêpe lugubre couvre ses traits, elle se lève majestueusement de son dernier asile

pour venir encore une fois consoler son amie. Douce et paisible Emma, c'est toi, que viens-tu m'apprendre? as-tu secoué pour toujours la poussière des tombeaux, ou ton ame, encore sensible à mes tourmens, vient-elle m'annoncer ma dernière heure? Je la sens qui s'approche; Emma, je te suis........... Chère Emma, ne revole pas aux lieux où tu reposes sans ton amie.

En achevant sa douloureuse plainte, Claipole tombe sans connaissance; personne dans ce désert sauvage ne pouvant lui donner de secours, il fallut que la nature seule lui prodiguât ses soins. Vous frémissez, enfans de la mollesse, qui ne pouvez résister à la plus légère douleur physique, quoique la souffrance ne vienne jamais vous atteindre que sous des pavillons de pourpre et sur des sophas

de

de duvet; vous frémissez de voir étendue sur la terre aride une beauté languissante. Ah ! rassurez - vous, dans un corps formé par les graces, le courage intrépide s'est choisi un asile, Claipole saura braver les maux qui ne regardent qu'elle; cette tendre victime de l'amitié ne périra pas, comme les êtres vulgaires, des coups du hasard ou des atteintes des élémens conjurés contr'elle; le sentiment, le sentiment seul, peut avoir des droits sur son existence; Claipole ne vécut que pour lui, elle doit mourir pour lui.........

Depuis long-temps l'intéressante fille de Cromwel était privée de mouvement, lorsqu'une rosée bienfaisante, en mouillant ses joues décolorées, vint la rendre à la vie; Claipole sent renaître ses forces, elle rouvre les yeux, aperçoit encore le même

désert où elle avait perdu la triste faculté de souffrir. Ses idées longtemps suspendues reviennent graduellement, sa douleur est la même, l'effroi seul a disparu, ses forces semblent seconder son courage; elle se lève, et, suivant la direction des arbres de la forêt que la lune lui montre, elle cherche à s'orienter (1). Le succès le plus heureux couronna ses efforts; dans l'épaisseur de la forêt elle aperçut une grotte placée dans ce lieu solitaire comme pour l'embellissement du paysage.

Cette vue transporta de joie Claipole, elle lui promettait un sûr asile pour le reste de la nuit, et dans la

---

(1) Les couches des arbres étant plus excentriques au midi, cette connaissance peut servir à faire reconnaître sa route au voyageur égaré dans une forêt.

triste position où elle se trouvait, le repos était un bienfait pour elle; animée par cette espérance, Claipole franchit d'un pas rapide l'espace qui la séparait de la caverne; mais quelle fut sa surprise en y entrant, de la trouver embellie par un luxe champêtre? Une, lampe qui semblait être la compagne héréditaire de ses parois enfumés, répandait autour d'elle une lumière vive; un lit rustique, un âtre où brillaient des charbons enflammés, une table, des instrumens de jardinage, une écritoire et des livres, tel était l'ameublement de cet asile rustique; Claipole parcourut inutilement cette vaste retraite; elle ne vit personne; cependant des preuves récentes d'habitans s'y faisaient voir; les débris d'un frugal repas étaient posés négligemment sur la table; Claipole épuisée de lassi-

tude, de faim et de tristesse, ne dédaigna point les mets salutaires et grossiers que la bonté attentive du ciel lui offrait en cet instant; la fille du puissant protecteur d'Angleterre disputa aux animaux parasites et familiers, qui habitaient avec l'hermite solitaire, les restes d'un pain d'orge et les miettes d'un fromage que Bristol vit faire dans son enceinte, sans que les orgueilleux favoris de la fortune qui habitaient cette opulente cité, eussent pu s'imaginer qu'il servirait un jour d'aliment à l'héritière du successeur des Stuard.....

Après avoir réparé ses forces, Claipole, inquiète de sa nouvelle situation, ne voulut pas permettre au sommeil bienfaisant de verser ses pavots autour d'elle. Tremblante sur la destination primitive du séjour qui lui servait d'asile, l'effroi

commençait à s'emparer de son cœur. Où suis-je ? disait Claipole ; est-ce ici la retraite de la vertu malheureuse, ou bien la caverne du crime ? un opprimé y cache-t-il ses douleurs, ou le forfait ses victimes ? Le calme qui règne dans ces lieux est-il un piége tendu à la jeunesse crédule ; est-ce la paix de l'innocence ? dois-je découvrir un guide bienfaisant pour me ramener dans Rosenthall, ou bien un terme à mes maux ? le malheur trouve-t-il ici un ami, ou la confiance un abîme. . . . .

Inquiète de cette incertitude, Claipole s'approcha de la table pour examiner les livres, espérant que leur choix confirmerait ses craintes, ou ranimerait ses espérances ; ce fut en vain qu'elle les parcourut ; rien de ce qu'ils contenaient ne pouvait indiquer l'état de l'ame de celui qui

les avait rassemblés autour de lui; la vue seulement de deux pistolets et d'un poignard renouvelèrent ses alarmes. Instrumens d'une mort tragique et cruelle, s'écria Claipole, est-ce le hasard, la fureur ou la prudence qui vous a réunis dans ce séjour? êtes-vous destinés à seconder la haine ou à préserver l'innocence; hélas! dans ces temps désastreux de discordes et de factions, vous servez également de défense à la vertu opprimée, de ressource au crime persécuteur. Poursuivie par ces sombres images, Claipole s'assit tristement auprès de la lampe solitaire, et prenant au hasard un des livres qu'elle trouva sur la table, la malheureuse fille de Cromwel résolut d'attendre, avec le secours de cet ami que le sort lui offrait (car un bon livre peut être nommé ainsi),

l'arrivée de l'astre consolateur qui vient rendre la vie à la nature, l'espérance au voyageur égaré; l'ouvrage que Claipole avait trouvé près d'elle, était écrit à la main; il paraissait que, pour se distraire dans les longs jours d'une pénible attente, son auteur s'était plu à réunir dans un même espace les différentes productions les plus propres à charmer les ennuis d'un malheureux, et à ranimer son courage; ce travail bienfaisant ne manqua point son effet sur la sensible Claipole. A mesure qu'elle lisait les rapprochemens instructifs, les pensées morales, les conseils salutaires que renfermait cet ouvrage, elle sentait le calme renaître dans son ame : le désespoir fuyait loin d'elle; la paix, l'aimable paix reprenait son empire sur son cœur, et la salutaire résignation re-

venait pas à pas dans cet esprit troublé.

A peine Claipole avait-elle fini sa lecture, qu'elle s'imagina sentir remuer la tapisserie de la grotte. Incapable de concevoir une terreur panique, elle prend d'une main le poignard, de l'autre la lampe, visite en détail tous les détours de son obscur asile, et revient à sa place, sans avoir rien découvert. Persuadée que ce n'était qu'un effet de son imagination troublée, elle voulut reprendre sa lecture, ce fut en vain; le calme enchanteur qu'elle avait eu tant de peine à rappeler dans son ame, avait fui loin d'elle. Revenue à sa place, elle écouta de nouveau; le bruit se fit encore entendre; Claipole alors distingua même le son de quelques voix, et il lui sembla que l'on marchait à pas précipités. Ne pouyant

vant plus résister à son effroi, et trouvant moins pénible d'aller au-devant de la mort, si un trépas funeste devait être son partage, que de languir dans un effroi et une incertitude pénible, Claipole se lève de nouveau, s'arme comme la première fois, et guidée par la lumière vacillante de son seul flambeau, elle revint doucement au même lieu où elle avait cru entendre du mouvement; cette fois, le bruit devint plus fort, il partait du bas de la grotte; pour mieux le distinguer, Claipole se prosterne, retenant même le souffle conservateur de la vie, elle prête l'oreille, et distingue les mots suivans prononcés par des voix qui lui parurent sinistres : Vous avez beau vouloir me rassurer, disait-on, je vous assure qu'il y a quelqu'un dans la grotte. — Impossible, vous

cherchez à vous troubler par plaisir; hélas! notre situation est assez dangereuse sans l'augmenter par des terreurs paniques.—Paniques, répéta la première voix, je le souhaite, mais j'en doute. — Il faut vous en assurer, vous serez plus tranquille après. — Je ne le serai jamais ici; le moyen d'être calme, résigné comme vous, cela m'est impossible.— Que voulez-vous donc faire? — Remonter dans la grotte, et si le malheur veut que j'y trouve ne fût-ce qu'un enfant timide, je l'immole à votre sûreté. Claipole n'en put entendre davantage, la crainte, la surprise, l'horreur, privèrent l'infortunée de l'usage de ses sens. Au moment où la vie semblait encore une fois s'éloigner d'elle, une espèce de trape qu'elle n'avait pas vue, s'ouvrit, et un homme parut. En apercevant une

femme jeune, belle, vêtue élégamment et sans suite, l'étranger craignit un piége. Sans chercher à secourir Claipole, il tira son poignard; et, se plaçant derrière ce corps inanimé, il demanda d'une voix de Stentor: qui est-là, qui va là; personne ne répondit à cette demande: l'écho fidèle la répéta au loin. Tommy, plus tranquille et n'entendant rien, saisit Claipole dans ses bras, redescendit dans le souterrain, amenant avec lui sa triste prisonnière. Dans cette espèce de tombeau, les soins de la pitié furent pourtant prodigués à Claipole; elle reprit ses sens, et fut bien surprise de se voir couchée dans un souterrain sur une natte grossière, entourée de personnes inconnues; cependant son effroi fut un peu dissipé en voyant auprès d'elle une jeune personne qui tenait dans

ses bras un enfant beau et ingénu comme on nous peint l'amour au siècle d'innocence.

Cette douce image commençait à rassurer Claipole, lorsque la personne qui s'était expliquée d'une manière si rigoureuse dans le colloque qui l'avait glacée d'effroi, s'approche d'elle et lui dit brusquement : Madame, je vous ai amenée ici pour savoir qui vous êtes, ce que vous faisiez dans la grotte, et quel motif vous y avait amenée; dites-nous la vérité, autrement vous êtes perdue, et priez le ciel que vos aveux puissent nous rassurer, sans cela vous êtes encore perdue. A ces mots énergiques, la jeune personne laissa couler des larmes abondantes, et joignit ses mains avec une expression énergique. Les autres témoins de la scène qui allait avoir lieu, s'appro-

chèrent de Claipole; entourée de bourreaux et d'ennemis, elle sentit renaître son courage, et se disposa fièrement à mourir, car elle n'espérait plus échapper à son sort. — Tommy s'adressant de nouveau à elle : Madame, quels motifs vous ont amenée dans la grotte? — Le désir d'y passer une nuit tranquille; égarée dans la forêt, je n'avais pas d'asile, j'espérais en trouver un assuré. — Saviez-vous que les souterrains de cette grotte fussent habités? — Qui me l'aurait appris, jamais je ne suis venue dans ces lieux? — Connaissez-vous l'illustre famille que vous voyez devant vous? — Non, élevée dans la solitude, les grands du siècle me sont inconnus. — Depuis que vous êtes en notre pouvoir, cherchez-vous à pénétrer les raisons qui nous ont conduits dans ces souterrains. — Que

m'importe, je suis trop malheureuse pour chercher à connaître les peines des autres. — Tommy, elle est malheureuse, répéta la jeune personne d'un air suppliant, laissez-la rejoindre sa famille et ses amis. — Madame Clémence, répéta Edouard d'un air important; on vous a bien nommée, c'est dommage que vous ne soyez pas reine, vous feriez toujours grace, mais ce n'est pas ainsi dans le temps où nous sommes qu'on peut sauver sa tête. Honnête Tommy, reprit d'un ton solemnel un des témoins de cet interrogatoire, je vous l'ai déjà dit: le meurtre et la violence répugnent à mon cœur; ce n'est pas en faisant des malheureux qu'on cesse de l'être; votre ton cruel et vos expressions dures ne peuvent qu'intimider cette infortunée; laissez-moi lui parler; en l'effrayant

moins, nous la persuaderons mieux de ne pas nous trahir. Madame, ajouta l'étranger en s'approchant de Claipole, ne craignez rien; pour être victime, je n'ai pas le projet d'en faire, et pour être persécuté, je ne deviendrai pas à mon tour persécuteur; ouvrez votre ame à la confiance; dites-nous, sans crainte, où vous habitez, quel rang vos ancêtres occupaient dans le monde, et quel projet vous avait conduit dans ces lieux?
— La bonté ou la rigueur, la clémence ou la barbarie ne pourront obtenir de moi d'autres aveux que ceux que je viens de faire; je l'ai déjà dit : le hasard conduisit ici mes pas, j'ignorais que ce lieu fût habité; je le choisis pour asile, parce que j'aimais mieux reposer ma tête et mon cœur accablés de souffrance dans un séjour inconnu, que de rester dans

17....

l'épaisse forêt où je m'étais égarée ; j'habite à Rosenthall, je suis venue pour chercher dans la solitude un remède à des chagrins profonds ; mais, hélas ! j'ai éprouvé qu'il existe des palliatifs pour les blessures du cœur, jamais de remède efficace. — Vous avez bien raison, reprit l'étranger en soupirant. Clémence fixa sur elle ses beaux yeux encore mouillés de larmes, et la remercia par un doux sourire d'avoir si bien lu dans son cœur. — Qui vous avait conduite si tard loin de vôtre retraite, contina le juge de Claipole ? — Une douloureuse rêverie..... Claipole n'acheva pas ; elle n'osait avouer le regret que lui causait la perte de son petit chien, et l'imprudence que le désir de le retrouver lui avait fait commettre. — Dans tout cela, reprit l'étranger en se tournant vers sa suite, je ne vois

rien qui puisse nous alarmer, je crois que lorsque nous aurons obtenu de madame le serment sacré de ne jamais parler de notre retraite dans ces souterrains, et de cacher soigneusement la route de la grotte, nous pourrons être tranquilles. — Ah ! je n'en sais rien, dit le cruel et trop prudent Tommy. — Hélas ! interrompit Claipole, en se jetant à genoux, et levant ses mains suppliantes vers la voûte des souterrains en cherchant le ciel comme pour le prendre à témoin de sa fidélité ; quand j'aurai promis de garder votre secret, et que j'aurai pris à témoin l'ombre chérie de l'objet que je pleure, soyez bien sûr que la mort la plus affreuse ne me ferait pas trahir votre secret. — Calmez-vous, belle infortunée, lui dit vivement Clémence, nous ne sommes pas des barbares, vos jours seront ici bien en

sûreté ; n'est-ce pas, cher Edmond, n'est-ce pas, bon Tommy ? Bon Tommy, répéta ce dernier, ce n'est pas de cette belle dame que je suis en peine ; mais vous..... — Madame Clémence, si vous êtes..... si nous sommes trahis. — Jamais, jamais, répéta Claipole..... — Je crois à votre promesse, à vos sermens, dit le bel étranger en s'approchant de sa prisonnière ; je n'ai plus qu'un mot à vous demander ; madame, daignez encore y répondre ; quel est votre père et son nom ? l'hymen vous retient-il dans ses chaînes ? — Ma main est libre, si mon cœur ne l'est plus ; je dois le jour au protecteur de l'Angleterre, je suis la fille d'Olivier Cromwel ! A ce nom abhorré, un cri général s'éleva dans le souterrain ; il faut qu'elle meure ! dit le farouche Tommy. Comte Edmond,

si vous ne livrez pas la fille de votre persécuteur à mon bras, vous êtes perdu..... L'échafaud recevra bientôt sa victime. — Oh ciel! quel affreux secret, interrompit Clémence en pleurant; pauvre infortunée! pourquoi prononcer ici un nom odieux? — Madame, répondit Claipole, en levant sur elle un regard où se peignait l'innocence de son ame, on m'a demandé la vérité toute entière; j'ai dû vous l'apprendre; si elle m'attire une cruelle vengeance, mon cœur n'en murmurera pas. Depuis long-temps je demande la fin d'une malheureuse existence; puisqu'elle doit être terminée dans ces lieux, je bénirai mon sort en songeant que mon trépas peut seul vous rendre la tranquillité; mes jours malheureux ne sont rien; puisse le courroux céleste être désarmé par

ma mort, et puisse-t-elle vous obtenir une destinée aussi heureuse que la mienne fut infortunée. . . .

En achevant ces mots, Claipole s'avance majestueusement, et présente un front calme au fer meurtrier, le glaive est levé sur elle. Clémence essaie inutilement de désarmer la haine; Edmond qui n'est plus entendu ni respecté par une troupe trop fidèle qui croit le sauver en immolant Claipole, le généreux Edmond se place en vain entre les bourreaux et leur triste victime, rien ne peut la sauver de leur fureur; Tommy cruel par tendresse pour son maître, implacable dans sa vengeance, s'élance sur elle, le poignard à la main. Claipole voit le danger, son grand cœur n'en est pas ému. Vous voulez ma mort, dit-elle, ah! je vous le pardonne, percez mon sein, il

s'offre à vos coups ; mais laissez-moi avant presser de mes lèvres le portrait de celle que je vais bientôt rejoindre. En achevant cette touchante prière, Claipole tire de son sein l'image de son Emma et celle d'Édouard, après leur avoir donné à tous deux le baiser de tendresse et les soupirs d'adieux, elle tend sa main vers Clémence qui fuyait ce spectacle d'horreur : madame, lui dit-elle avec fermeté, malgré la haine que vous inspire un sang odieux, daigneriez-vous encore recevoir en dépôt le seul bien que je possède ici, le seul qui me soit cher, ce sont les deux portraits des uniques amis que j'eusse sur la terre ; leur nom peut-être ne vous sera point inconnu, et malgré le titre qui m'unit à Cromwel, j'ose espérer encore que vous accorderez à ma mémoire infortunée

quelques soupirs, lorsque vous saurez que Claipole fut honoréé de l'affection du lord Édouard et de lady Emma Lindsey. A ce nom, à ces images chéries, le glaive tombe des mains de Tommy, et se précipitant aux pieds de sa victime : O ciel ! s'écria-t-il, quel crime affreux j'allais commettre ! immoler la constante amie de ma jeune maîtresse, la généreuse libératrice de lord Edouard; pardonnez, ô lady Claipole ! à ce nom de la fille de Cromwel j'ai cru voir en vous l'épouse du cruel Fairfax, je ne connaissais pas ses traits, et l'éloignement, l'obscurité, les chagrins m'empêchaient de reconnaître les vôtres ; pardonnez mon erreur, lady Claipole, j'atteste ici M. le comte, tous mes braves frères d'armes, combien je respecte vos vertus. — Claipole, reprit lady Clémence, en s'appro-

chant d'elle avec embarras, je m'empresse de vous rendre le dépôt que vous m'aviez confié: le portrait d'Emma, sans doute, est bien placé sur votre cœur; mais celui de son frère... Clémence ne put achever; une vive rougeur, à laquelle succéda bientôt une pâleur mortelle, effrayèrent Edmond; il prit sa main avec tendresse: Mon aimable sœur, lui dit-il, vous m'avez dit bien souvent qu'il ne fallait pas condamner sans entendre, puis-je vous rappeler dans cet instant cette maxime trop peu suivie? Belle Clémence, reprit Claipole, j'ignore l'intérêt que vous devez prendre au lord Edouard Lindsey, je ne cherche pas même à le pénétrer; le seul mot que je puisse vous dire, c'est que vous n'avez rien à craindre de la triste Claipole. J'aime Edouard comme le frère de mon Emma, comme

le frère.... Elle allait ajouter de Mortimer, la crainte de confier trop vîte un secret si cher arrêta l'élan de son ame. Le comte Edmond s'en aperçut. Généreuse Claipole, lui dit-il, votre ame noble et sensible daignerait-elle, en signe de pardon pour nos offenses, accepter de passer le reste de la nuit dans notre souterrain? Nous veillerons sur votre repos, l'amitié présidera demain à votre réveil; après vous avoir offert un frugal repas, je trahirai sans pitié le secret de Clémence, et je vous ferai connaître si c'est à tort qu'elle a rougi en voyant le portrait d'Edouard sur votre cœur. — Ah! mon frère, reprit Clémence, vous êtes cruel. — Non, madame, je suis juste; il faut que l'amie du comte de Lindsey sache tous nos secrets. — Ah! je n'en aurai jamais pour elle, reprit Clémence,

mence, en se précipitant dans les bras de Claipole; fidèle amie d'Emma, vous serez la mienne. — Pourquoi ne dites-vous pas aussi amie d'Edouard, ma sœur, ce serait, à ce qui me semble, conforme à la vérité? — C'est inutilement, répondit Clémence, que la malice chercherait à nous diviser, sensible Claipole; si vous revoyez un jour dans mon cœur le plus léger mouvement de jalousie, prenez Adolphe dans vos bras, et dites à votre amie: ingrate, j'ai sauvé son père et ton époux. — A cet aveu du lien qui unissait Clémence avec Edouard, Claipole fut surprise du mystère que lui en avait fait le lord Lindsey; mais elle n'osa pas s'en plaindre à sa compagne, dans la crainte de réveiller ses soupçons jaloux. Voulant leur ôter à jamais tout prétexte, elle prit le jeune Adolphe

dans ses bras, et lui passant au col la chaîne d'or où était suspendu le portrait de son père: Aimable enfant, dit-elle d'une voix émue, porte en mémoire du héros qui te donna le jour son image chérie; qu'elle préserve ton enfance des piéges de la haine, ta jeunesse du danger des passions, et lorsque les glaces de la vieillesse auront appesanti ton bras, que tes derniers regards se portent encore avec amour sur les traits de ton père. — A cette belle invocation, si touchante pour le cœur d'une tendre mère, d'une fidèle épouse, Clémence serra Claipole et son fils dans ses bras, en les arrosant des larmes du plus doux attendrissement. Après cette scène touchante, il fut décidé que tous les illustres habitans du souterrain se sépareraient, pour oublier dans les bras du sommeil les

fatigues et les alarmes de cette pénible journée. Claipole fut priée de retracer en détail toutes les circonstances d'une vie qui, quoique bien jeune, était déjà fertile en événemens; elle le promit. Edmond s'engagea aussi à faire connaître les tristes événemens qui l'avaient conduit avec son intéressante famille dans ce souterrain, et chacun se retira, peu disposé à se liver au sommeil, et attendant avec impatience la journée du lendemain.

La nuit ne se passa point d'une manière tranquille pour les tristes habitans du souterrain; Clémence, inquiète du sort de son époux, incertaine du temps et de la manière dont elle pourrait se réunir à lui, était bien éloignée de pouvoir se livrer au sommeil. Le calme n'était pas rendu à son cœur; la vue de Claipole, en

alarmant sa tendresse, avait réveillé sa jalousie; lady Lindsey ne pouvait se dissimuler qu'elle n'avait jamais inspiré au maître de son sort cet amour ardent qui régnait dans son ame; le fier Edouard redoutait l'empire tyrannique des passions, il aimait celle qu'il avait choisie pour être la compagne de son sort comme une amie nécessaire à son bonheur, mais non comme une amante adorée qui tient dans un seul de ses regards la destinée d'une vie entière, noble, généreuse, sensible. Lord Lindsey eut donné sa vie pour Clémence, mais il n'aurait jamais sacrifié pour elle l'honneur, le devoir, la vertu; malgré ses larmes, il l'avait quittée pour suivre son roi, et il n'aurait pas trahi pour sa femme l'intérêt de sa patrie; une tendresse aussi calme, aussi raisonnable ne pouvait suffire

aux désirs passionnés de lady Lindsey, elle aimait sans mesure, elle aurait voulu être aimée avec excès; tant de modération de la part de celui qu'elle idolâtrait souvent excita ses soupçons jaloux; en vain pour les calmer Edouard avait-il juré qu'avant de connaître Clémence il n'avait jamais éprouvé le désir de soumettre son ame indépendante au joug de l'hymen; malgré ses sermens, ses promesses, la prudence de sa conduite, lady Lindsey n'était pas tranquille; qu'on se peigne, s'il est possible, les tourmens de son cœur en voyant le portrait de son époux dans les mains de Claipole. Le sage Edmond eut beaucoup de peine à modérer la violence de ses alarmes et à obtenir de sa sœur qu'elle attendrait à connaître la conduite passée de Claipole et d'Edouard, avant de

les condamner; on juge bien que d'après de telles dispositions Clémence ne devait pas être tranquille; le triste objet de sa funeste jalousie n'était pas plus heureux; tremblante sur le sort de l'intéressante famille de son amie, désirant acquitter envers elle, en sauvant leurs jours, la dette de la reconnaissance pour les soins que lady Amélina Lindsey avait rendus à sa jeunesse abandonnée, elle ne savait quel parti prendre pour réussir dans une entreprise si difficile et si touchante; tous les moyens que son esprit troublé lui présentait à la réflexion, la fille d'Olivier les trouvait impraticables ou dangereux; pour échapper à des ennemis adroits, puissans et implacables, il fallait des ressources promptes, sûres et secrettes; où les trouver dans un lieu sauvage? Une femme faible, souffrante,

pouvait - elle lutter contre le génie actif de la haine. Céleste amitié, ô toi, compagne fidèle du malheur que rien ne peut ni rebuter, ni éloigner ; abandonneras-tu dans cet instant l'ame généreuse qui ne vécut que pour toi ; descends du haut du ciel pour protéger ses pas, affermir son courage, veiller sur ses projets bienfaisans, sauver les infortunés qui n'ont plus que ta protection pour appui. La nature entière les abandonne ; tendre amitié, prends-les sous ton égide, et que les cœurs sensibles reconnaissent dans ce cruel moment que si tu es dans la paix le charme de l'existence, dans l'adversité tu en es la ressource. Au milieu de tant d'agitation, Edmond, le vertueux Edmond, était calme, résigné, la mort ne l'effrayait pas ; s'il avait dérobé sa tête aux fureurs de l'orage, le seul motif

qui l'avait décidé à fuir ses ennemis ; c'était l'espoir de protéger les jours de sa sœur, de veiller sur la timide enfance d'Adolphe, et de conserver une mère au fils d'Edouard, un fils à la tendre Clémence. Dès l'instant où le ciel protecteur de l'infortune avait conduit Claipole dans le souterrain, Edmond, plus tranquille pour l'avenir, ferme dans son projet, conçut un plan dont il était bien résolu de ne pas se départir, et qu'il croyait seul capable de sauver les objets de sa dernière sollicitude en quittant les grandeurs et le monde. Sans laisser lire dans son cœur généreux, le comte de Sommerset, réuni avec ses amis, affecta près d'eux le courage d'un stoïcien, et pria Claipole de leur raconter les particularités d'une existence qui les intéressait ; la modeste fille d'Olivier se rendit au vœu de ses nobles

nobles hôtes ; elle peignit avec autant de naïveté que de charme les plus petits détails des tristes événemens qui avaient agité sa vie.

L'inquiète Clémenee écouta Claipole avec intérêt, jusqu'à l'époque où cette dernière parla des espérances de son cœur et des projets d'un hymen avec Mortimer, qui l'avait fui sans retour. A cet aveu, que la fille d'Olivier crut devoir faire pour bannir toute jalousie du cœur de Clémence, l'épouse d'Edouard, transportée de joie, se précipita dans les bras de son amie. Quel est mon bonheur ! s'écria-t-elle vivement, vous aimez le frère de mon époux, la reconnaissance, l'amitié vous unissaient à mon Edouard; ce sont ces deux seuls sentimens qui ont dirigé votre cœur, lorsque vous braviez le courroux de votre père pour le sauver. Amie trop généreuse, par-

donnez mes craintes, mon injuste jalousie, et que mes soupçons, en irritant ce cœur trop noble, trop fier, ne l'éloigne pas du désir généreux de nous sauver. — Madame, répondit Claipole avec dignité, la confiance dont m'honorait lady Emma, la protection que lady Amélina Lindsey accorda à ma jeunesse, ont pénétré mon cœur de la plus vive reconnaissance. J'ai juré de périr ou d'acquitter la dette qu'elle m'impose; les injustices et l'ingratitude que j'éprouverai de la part de ceux que j'essaierai de sauver, ne pourront ni me rebuter, ni refroidir mon zèle. L'ombre chérie de mon Emma veille sur mes démarches, elle les approuve du haut du ciel, et lorsqu'après avoir rempli le touchant ministère qu'elle me confia en mourant, celui de protéger sa famille, j'irai la rejoindre dans un

meilleur monde, elle accueillera, j'en suis sûre, son amie. A ces mots prononcés avec une grace enchanteresse, Clémence baissa les yeux, Edmond applaudit; ensuite, voulant faire cesser l'embarras de sa sœur, il pria Claipole de finir le touchant récit de ses peines. Quand elle eut terminé son histoire, lord Sommerset, conjuré instamment par la fille d'Olivier de lui raconter les événemens qui l'avaient conduit dans ce souterrain, commença ainsi.

Histoire du lord Edmond de Sommerset.

Je suis né sous l'étoile la plus brillante; le bonheur sembla présider à mon entrée dans la vie, et le sort souvent cruel se hâta trop tôt de sourire à la carrière que je commençai dans le monde; la nature m'accorda le

premier aux voeux empressés de ma famille, et je fus toujours depuis, jusqu'au moment d'une époque cruelle, l'objet de ses plus chères affections; plusieurs années après ma naissance, un second fils vint faire la joie de mon père; hélas! on ne prévoyait pas alors qu'il causerait un jour, au cœur paternel, une bien vive douleur!...... La comtesse de Sommerset désirait encore une faveur du ciel; ses vœux sollicitaient une compagne de sa retraite; Clémence naquit. — Tendre épouse, heureuse mère, constante amie, lady Georgina ne sollicitait plus de la bonté céleste qu'une longue vie pour jouir de tant de biens; elle ne lui fut pas accordée; la mort, l'impitoyable mort, trancha le fil de ses jours, lorsqu'ils étaient à peine dans tout leur éclat; ce premier malheur fut, hélas! le précurseur de tous

ceux qui étaient prêts à fondre sur nous.

L'orage qui menaçait de renverser le trône de nos rois grondait dans le lointain; le premier signal d'une guerre intestine était déjà donné par les mécontens; mon père, qui ne jugeait pas jusqu'à quelle extrémité irait la tempête et qui ne prévoyait guère qu'il en serait une des premières victimes, fit tous ses efforts pour défendre son maître; je jurai dans ses mains de suivre son exemple et d'imiter son courage. Le comte de Sommerset, content de ma soumission et glorieux de la valeur naissante qu'il remarquait dans son Edmond, excita encore plus mon zèle par des éloges flatteurs; Théobald, plus jeune que moi, et destiné par l'ordre du comte de Sommerset à prendre l'état ecclésiastique, resta au château de nos

aïeux, tandis que mon père et moi nous dirigions nos pas vers la cour orageuse de l'infortuné Charles. Les conseils de la prudence, les efforts du courage, les ressources de l'expérience, ne purent le soustraire à son funeste sort; il entraîna dans la tombe mon père qui devait hélas! périr victime de sa fidélité; mais avant il résolut d'unir le sort de Clémence avec celui du fils de son ami, afin de lui donner un protecteur, et de hâter mon hymen avec lady Emma Lindsey; cette double alliance avait toujours été le projet chéri du lord Edouard et de mon père.

Avant la funeste journée d'Egg-Hill, où ces deux héros devaient succomber, jeunes encore, sous le fer meurtrier, ils se réunirent dans la forteresse de Macdonald, demeure héréditaire des ancêtres de lady Geor-

gina, et ces deux illustres familles, avec une troupe d'amis fidèles, se disposèrent, avant de marcher au combat, d'assurer le bonheur de ceux qu'ils croyaient destinés à leur survivre.

Lady Lindsey et l'aimable Emma, chassées toutes deux par d'indignes ravisseurs de Wood-Castle, vinrent chercher un asile dans la forteresse de Macdonald; elles y trouvèrent réunis tous les objets de leur tendresse. Mon frère, instruit des deux unions qui devaient se faire à Macdonald, avait quitté nos antiques possessions pour nous rejoindre; mon cœur abusé crut, en le revoyant, que sa présence assurerait mon bonheur pour la vie; hélas! ses passions impétueuses devaient le détruire à jamais. En voyant lady Emma; mon imagination avide d'espérances ne douta point un instant qu'elle ne

fût la beauté céleste et accomplie que mes vœux demandaient au ciel de faire descendre sur la terre pour la félicité de ma vie ; sa beauté virginale, sa modestie touchante, sa grace enchanteresse, ses vertus si rares et si paisibles, enflammèrent ce cœur trop sensible; c'était mon premier amour. Je l'accueillis comme le père des humains reçut la compagne que l'Éternel faisait naître pour lui. Emma, confiante comme l'innocence, ingénue comme la vérité, m'avoua qu'elle m'aimait, et je me crus le plus fortuné des hommes ; mon père, flatté de notre satisfaction, heureux de notre bonheur, pressa la conclusion d'un hymen qui était l'objet de tous nos vœux. Dans des siècles de discorde, dit-il à son amie, dans des jours de factions, on doit saisir les premiers instans de calme qui s'of-

frent au milieu de l'orage, peut-être ne seront-ils pas longs. Quelles sources intarissables de regrets ensuite, si nous les perdions sans retour ! Lord Lindsey approuva ces craintes, et la fête de l'hymen fut fixée à des jours peu éloignés ; mais hélas ! tout à coup Emma, si calme, si heureuse, si expansive, devint triste, rêveuse, dissimulée ; mon amour semblait lui déplaire, les expressions vives que j'osai tant de fois lui en adresser sous les yeux de lady Amélina, et qui obtenaient toujours d'elle un sourire d'approbation ; elle ne les écoutait plus que d'un air distrait ou souffrant ; quelquefois Emma, entraînée par le souvenir de sa conduite passée, semblait vouloir se rapprocher de son ami pour lui confier sa peine ; alors je saisissais les fugitifs élans du re-

tour de son ancienne confiance; hélas! mes efforts n'obtenaient aucun succès ; enfin , un jour où je la voyais plus accablée d'une morne tristesse , je profitai de ce qu'elle était seule pour obtenir de sa franchise l'aveu loyal de ses sentimens. Accoutumée à nous entendre sans parler, Emma n'eut pas de peine à deviner ma pensée. Se voyant loin de sa mère , elle voulut sortir pour la rejoindre ; je la retins, malgré ses efforts. Tremblante , consternée , lady Lindsey tomba , presque sans connaissance, dans un fauteuil ; et cachant sa rougeur dans ses belles mains : Lord Edmond , s'écria-t-elle , que me voulez-vous ? — Emma , lui répondis-je d'un ton douloureux , ce que vous demande votre ami ? est-ce que votre cœur ne le devine pas ? Cruelle Em-

ma ! je croyais que l'inconstance, la dissimulation, la perfidie vous étaient inconnues, pourquoi m'arracher cette douce illusion ? — Cruelle Emma ! répéta doucement la sœur d'Édouard, oh ! non, pas cruelle, mais bien malheureuse. — Vous, malheureuse ! qui peut troubler la sérénité de votre ame jadis si belle, si pure ? — Edmond, reprit lady Emma en se levant avec dignité, je vous l'ai dit, le malheur, l'effroi m'environnent ; mais, au nom du ciel ! vous, qui deviez être mon défenseur, mon époux, n'accusez pas Emma ; faites plus encore, si la calomnie cherchait à ternir ma vertu, prenez-en la défense, vous le pourrez sans crainte, mon ame est toujours aussi pure. — Mon amie, encore un mot ; si votre cœur n'est pas changé, pourquoi ce matin avoir apporté des délais à l'hymen qui

s'apprête à nous unir ? vous serais-je tout à coup devenu odieux ?

A cette demande, l'ingénue Emma ne répondit que par des larmes. — Votre silence, votre douleur, le désir de me fuir, tout cela justifie les soupçons que la conduite de mon frère avait fait naître, et que mon cœur, entraîné par mon amour, ne voulait pas accueillir. — Quels soupçons! répéta Emma vivement. — Que Théobald vous est cher, plus cher que moi; que votre ame, avide de nouveautés, l'a choisi pour époux, et que la crainte seule de paraître fausse ou légère, inconstante ou perfide, a retenu jusqu'à ce jour se secret captif dans votre cœur. Madame, bannissez toute dissimulation; j'ai lu dans vos pensées coupables ce que vous cherchiez à me cacher; la vérité toute entière se découvre à mes regards long-

temps abusés, plus de craintes ni d'alarmes...... Je ne chercherai pas à retenir, malgré vous, une main qui me fut promise, mais à laquelle je renonce pour jamais ; recevez ici un éternel adieu, et l'assurance solennelle, que vous donne Edmond de Sommerset, de ne pas chercher à troubler un bonheur qu'il n'a pu vous procurer, et que sans doute vous attendez de son frère; Théobald, Théobald, que ton arrivée dans ces lieux me coûte cher !

En finissant ces mots, je quitte avec rapidité l'appartement où lady Emma semblait enchaînée par un pouvoir magique ; immobile à la place où je l'avais laissée, elle ne fit aucun mouvement pour s'opposer à ma fuite; sa voix jadis si chère fit seulement retentir l'écho des longues voûtes de la forteresse de mon nom.

Je ne l'entendais plus; mourant, désespéré, je vole chez Théobald : Je renonce, lui dis-je, à la main de lady Lindsey; elle vous aime, faites son bonheur, je vous fuis pour jamais..... Elle m'aime, répéta Théobald surpris! Emma serait sensible à mon amour! — Perfide, tu l'aimes donc avec fureur? et si la nature ne m'eût pas ordonné de respecter ta vie, Théobald, depuis long-temps, aurait traversé tes projets.- Sois constant; Emma te chérit et ne m'aime plus. — Je vole à ses pieds.—Et moi à la mort.....

J'abandonnai Macdonald, ses tours antiques, ses créneaux fortifiés, ses énormes ponts-levis, et je retournai à Londres, après avoir écrit au lord Lindsey une lettre plus respectueuse que sincère, dans laquelle j'annonçais à ce père étonné que

j'abandonnais sans peine, sans regret, les droits qu'il m'avait accordés sur la main de sa fille, et les espérances que je pouvais avoir à sa tendresse à un rival plus heureux. Le lord Lindsey me témoigna son mécontentement, dans un billet court, mais énergique. L'indulgente lady Améliua m'écrivit une lettre, où elle déploya toute l'adresse d'une longue expérience, pour pénétrer la cause de ma fuite, et tous les efforts de la tendresse maternelle pour me ramener aux pieds de l'infidelle Emma; j'eus l'art d'éviter le piége que son inépuisable bonté avait tendu à mon cœur trop facile; sans faire connaître mon secret, j'annonçai une résolution si ferme de renoncer à l'hymen, que les nobles habitans de Macdonald me laissèrent à moi-même.

Le comte de Sommerset, indigné de

ce qu'il nommait bizarrerie, caprice ou humeur, se plaignit de moi, m'enleva toute sa tendresse, sa fortune, et renonçant à ses projets sur Théobald, pour le faire entrer dans l'église, il lui transporta les droits que ma naissance me donnait sur sa fortune. Mon frère, devenu l'héritier de nos vastes domaines, m'écrivit d'une manière insultante, pour m'annoncer que désormais dépendant de ses bontés, je ne devrais qu'à sa générosité l'état brillant que je pourrais avoir dans le monde. Cruellement blessé de l'orgueil qu'un frère tendrement chéri mettait dans ses procédés avec moi, je lui répondis fièrement que je n'aurais jamais recours à sa générosité, encore moins à sa pitié; que pour vivre en soldat et mourir en héros, on n'avait besoin que du nom et de l'épée de ses ancêtres; que ces deux biens

biens étant les seuls qu'il ne m'eût pas enlevés, ils suffiraient désormais à mon ambition et à mes vœux.

Théobald ne me répondit pas ; le comte de Sommerset ne daigna plus donner une seule preuve d'intérêt au fils malheureux qu'il condamnait sans l'entendre...... Clémence elle-même paraissait m'avoir abandonné; orphelin, au milieu d'une nombreuse famille dont j'avais cru jadis faire la gloire et le bonheur, déshérité des biens du cœur comme de ceux de la fortune, je résolus de chercher un trépas obscur dans le champ d'honneur ; les faibles et malheureux partisans des Stuard se réunirent pour tenter de servir la cause de cette royale maison ; j'unis le désespoir qui m'animait au courage de mes braves frères d'armes ; toujours le sort des combats trahit leur espé-

rance, en leur refusant la victoire; et la mienne, en éloignant la mort que mes vœux appelaient.

Je ne vous peindrai pas ici les dangers, les périls, les alarmes, les fatigues de la triste carrière que j'avais embrassée. Amie constante du parti malheureux, ce récit déchirerait votre cœur; pour aggraver encore mes maux, l'image de l'infidèle Emma poursuivait mes pensées au milieu des camps, parmi les horreurs de la guerre. Ce souvenir déchirant était sans cesse présent à ma pensée et ne m'abandonnait jamais. — Hélas! je sens qu'il faut achever ce trop long récit. Abandonné par mon premier protecteur, trahi par l'amie que mon cœur adorait, repoussé par ma sœur, ou du moins je le croyais, odieux à lord Lindsey, insulté par Théobald, opprimé par la fortune,

proscritdu parti triomphant,la misère, l'abandon, les fers, un échafaud ou la mort dans les combats, tel s'offrait l'avenir à mes regards attristés, cet avenir qui m'était apparu dans le lointain riche d'espérance, entouré de gloire, embelli de souvenirs; je croyais y entrer avec les charmes de l'amour , les douceurs de l'amitié, les caresses de la fortune, les flatteuses approbations d'un père respecté, chéri, heureux par moi, et j'y arrivais au contraire seul...... seul dans la vaste étendue de la nature! Claipole.... ajouta Edmond, en saisissant sa main tremblante, et la posant sur son cœur palpitant, Claipole, avez-vous jamais mesuré, par la pensée, le vide que fait éprouver à l'ame errante ce mot affreux, seul dans la nature?.... Si vous n'étiez pas aussi tendre, aussi

sensible que vous l'êtes, je chercherais à traduire dans la langue des indifférens, ce mot cruel..... Peut-être parviendrais-je à faire sentir toute l'horreur, tout l'effroi qu'il inspire lorsqu'on le prononce en entrant dans la carrière du monde, sans guide et sans appui... Pauvre Edmond! lui dit tendrement sa sœur, en pressant Adolphe contre son sein, comme pour préserver son fils d'un tel malheur...... cher Edmond, tu as bien souffert !... — Le lord Sommerset devina la pensée de cette tendre mère. Oui, répondit-il, et je vois que vos désirs demandent pour cet enfant un sort moins funeste. Puisse le ciel exaucer ce vœu touchant de la tendresse maternelle !

Edmond, continua ensuite sa touchante narration. La mort, mes amis, cette mort désirée que je cherchais

dans les combats, et qui me fuyait sans cesse, parut enfin se rendre à mes vœux; la bataille d'Egg-Hill se donna; au premier signal de carnage, je me précipitai dans le danger; bientôt la soif de ma destruction, cette soif ardente qui me suivait par-tout, sembla s'appaiser à la vue de mon père; il commandait une légion de royalistes envoyée à notre secours. Je l'eus bientôt reconnu à sa taille majestueuse, à sa démarche noble et fière, à cette valeur impétueuse qui l'eût fait prendre pour Achille, s'il n'avait pas eu les années de Nestor. Le père d'Emma combattait à ses côtés; oubliant les prérogatives attachées à son rang, à ses anciens exploits, il occupait modestement la seconde place dans la légion que commandait son ami. Sous le casque obscur qui dérobait à ces deux

lords les traits de celui qu'ils avaient banni sans doute de leur mémoire comme de leur cœur, j'observais tous les mouvemens de ces nobles héros; bientôt l'effet impétueux d'une charge meurtrière les sépare; je vole entre ces deux objets également ou du moins bien chers à mon ame attendrie; je vois le fer ennemi levé sur la tête vénérable du comte de Sommerset, je le pare avec mon corps, et je suis renversé; le glaive qui devait immoler mon père m'avait atteint. Le comte, étonné d'un dévoûment dont il ne peut deviner la cause, se baisse pour chercher à reconnaître celui qui a voulu le sauver au péril de ses jours. O nature! comment ne lui révèles-tu pas ce secret touchant? Ah! dis tout bas au cœur d'un père qu'il n'y a que son fils qui puisse s'immoler ainsi.

Au moment où le comte de Sommerset oubliait son propre danger, pour ne s'occuper que de celui du bienfaiteur qu'il voudrait connaître, il tombe à mes côtés baigné dans son sang ; le carnage de cette fatale journée ne peut être calculé, la déroute fut complète pour notre parti, et la maison des Stuard y perdit ses plus intrépides défenseurs. Le comte de Lindsey fut du nombre de ces victimes immolées à la fureur des factions ; j'aurais succombé de même, si j'eusse tenu à la vie ; mais la mort que j'appelai de tous mes vœux fut encore insensible à ma voix. Tommy, ce fidèle Tommy, qui a protégé notre retraite dans ce souterrain, avait voulu suivre son maître dans la bataille d'Egg-Hill, où le lord Lindsey perdit la vie ; mais une blessure mal soignée, qui s'était envenimée, l'obli-

gea, malgré sa valeur impétueuse, à rester auprès d'une bonne villageoise, sa parente, dont la chaumière hospitalière servit souvent d'asile à de malheureux proscrits.

Après la funeste bataille, où tant de héros virent trancher le cours de leur glorieuse destinée, Tommy, malgré les soins qu'exigeaient son état, emporté par ses craintes et son zèle, se rendit aux lieux où reposaient, sans sépulture, les victimes de cette sanglante journée. Il espérait, si la mort avait enlevé à son amour ses maîtres malheureux, de donner du moins, à leurs dépouilles glacées, les honneurs du tombeau; son attente ne fut pas trompée, il aperçut d'abord les restes vénérables du meilleur, du plus généreux des hommes; l'état affreux où il revoyait son maître perça des traits les plus douloureux

le

le cœur sensible de Tommy. Suivant le noble vœu qu'il avait formé, il éleva aux mânes outragés de lord Edward Lindsey un modeste tombeau. Un simple tertre de gazon, quelques fleurs symboliques furent toute sa parure; les pleurs de la reconnaissance et de la fidélité les arrosèrent souvent, et le nom chéri du protecteur qu'il avait perdu, répété fidèlement à l'écho du bocage, fut tout son éloge funèbre. Ces pieux soins n'occupèrent pas tellement le bon Tommy, qu'il n'eût encore une larme à donner aux malheureux frères d'armes du lord Lindsey. En venant auprès de leurs corps glacés pour leur donner l'asile hospitalier d'un même tombeau, il s'aperçut qu'un reste de vie animait encore notre frêle existence; il nous reconnut, et voulant du moins rendre aux amis

de son maître, les soins dont lord Edouard n'avait plus besoin pour lui-même, il profita des ombres de la nuit pour nous transporter dans la chaumière de sa bonne tante, espérant sauver nos jours. Son projet réussit au-delà de ses espérances; mon retour à la vie récompensa les soins qu'il prenait de moi. La blessure que j'avais reçue n'était ni dangereuse, ni profonde; je recouvrai cette existence que j'abhorrais....

Mon père, moins malheureux, ne put renaître à la vie; son état fut long, pénible, inquiétant; je lui prodiguai inutilement les soins les plus assidus, je n'eus pas la consolation de sauver sa vie. En me revoyant près de lui, en apercevant que j'avais cherché à préserver ses jours au péril des miens, il rouvrit son ame à la tendresse, parût regretter son ex-

cessive rigueur envers moi, et sa promptitude à répandre ses bontés sur un fils ingrat qui en avait abusé pour tyranniser sa vieillesse. Sûr encore une fois du cœur de mon père, je lui avouai les détails que je viens de vous confier; il pleura son erreur, bénit son Edouard, et mourut dans mes bras en m'assurant de toute l'étendue de son affection paternelle qu'il avait pu cacher, mais non étouffer..... Heureux d'avoir reçu la bénédiction paternelle, je n'enviai plus à Théobald les biens de la fortune qu'il m'avait enlevés; un dernier sourire de mon père obtenu, je ne regrettai plus rien...: Le comte de Sommerset m'avait appris que peu de temps après mon départ, Clémence était devenue l'épouse d'Edouard; il ne me dit rien

d'Emma, je n'osais pas lui parler d'elle.....

Après la mort de mon père, j'envoyais Tommy dans la forteresse de Macdonald, informer mon frère et lady Lindsey, l'un de la mort de son père, l'autre de celle de son époux. J'ignorais ce qu'était devenu Edouard, j'écrivis deux lignes à ma sœur pour en savoir des nouvelles, et ne dis pas un mot de l'infidèle Emma. Quelque temps après le départ de mon envoyé, au moment même où je calculais l'époque prochaine de son retour, j'entends frapper à la porte de l'humble hermitage de Gratianna: elle ouvre en tremblant, crainte d'une surprise, en effet, c'en était une bien grande; je me trouve dans les bras de Clémence: cher Edmond, me dit-elle, Tommy, le bon Tommy

me voyant sans asile, m'a offert de partager le vôtre; y consentez-vous? — Comment, m'écriai-je, la fille du comte de Sommerset; la femme de lord Lindsey, sans asile? — Oui, mon ami, ce n'est que trop vrai; depuis votre départ, tous les malheurs sont venus fondre sur les tristes habitans de Macdonald; Edouard m'a quittée pour rejoindre son père et défendre son roi. Cet enfant, unique gage de notre tendresse, il me le laissa pour consolation et pour charmer mes ennuis; depuis son absence, j'ignore dans quel lieu il a porté ses tristes pas; mon père n'est plus..... j'ignore si mon époux n'a pas subi le même sort. Lady Amélina Lindsey, accablée de douleur de l'éloignement d'un de ses fils, de la désertion de l'autre du parti des Stuard, et de la fin tragi-

que de son epoux, est morte de douleur en appelant encore Mortimer et lord Edmond. — Sont-ce là tous les malheurs que vous avez à m'apprendre, lui dis-je en frémissant? — Non, cher Edouard; Théobald, le cruel Théobald vous a bien vengée; son esprit tyrannique, son cœur barbare ont profité de l'abandon où nous étions, ma sœur et moi, pour nous rendre les plus infortunées de toutes les créatures. Regnant en tyran sur Macdonald et sur nous, chacun de ses pas était un piége tendu à l'innocence, chacune de ses actions un outrage, chacune de ses pensées un crime. La triste Emma, qui, pour sauver vos jours de sa fureur, avait promis de renoncer à votre main, et de s'unir à ce monstre, n'ayant plus rien à redouter pour vous, a fui, en criminelle, le toit héréditaire de nos

aïeux où elle était entrée comme souveraine. — Quoi ! interrompis-je transporté; Clémence, quel mot vous est échappé ; mon Emma ne serait ni parjure, ni coupable, elle n'aimait pas Théobald. — Je n'ai connu que bien tard ce mystère d'iniquité. Emma, long-temps après votre départ, avoua en pleurant, que Théobald, passionnément amoureux d'elle, ne pouvant supporter l'idée de voir son frère possesseur de la beauté qu'il adorait, avait juré, dans sa fureur, à la craintive Emma, de poignarder son amant sous ses yeux, si elle ne renonçait à s'unir avec celui qu'elle aimait; pour conserver votre vie, épargner un forfait à Théobald, l'infortunée consentit à faire votre malheur, le sien.... et à vous laisser plutôt croire qu'elle était infidèle, que de réduire à la dernière

extrémité le cruel auteur de tous ses maux. Votre départ precipité, continua lady Lindsey, servit Théobald; son père, celui d'Emma voulaient l'unir à ce monstre, elle résista courageusement.

La lutte trop inégale n'aurait pu se terminer à l'avantage d'Emma, si la guerre ne se fût pas rallumée davantage; mon père et le sien partirent, leur mort mit un terme à leur projet, non à celui de Théobald, il aurait peut-être dû à la force ce qu'il ne pouvait obtenir de la tendresse, mais la courageuse fille de lady Amélina se déroba, par une fuite secrète, à tant de peines; long-temps après son départ, Tommy est arrivé; j'ai suivi l'exemple d'Emma, et, trompant la haine de mon tyran, je vins mettre mon fils sous la protection d'un frère tendrement chéri.

Clémence, après s'être justifiée du long abandon où elle avait laissé le premier ami de sa jeunesse, vint partager notre asile champêtre. Heureux avec elle, j'aurais oublié le monde entier, si je n'avais pas été tourmenté par mes souvenirs, mes regrets et mon amour..... Quelques semaines s'écoulèrent dans le calme; il ne fut pas de longue durée, la bonne Gratianna fut avertie par son fils aîné, qui servait dans l'armée des parlementaires, que leurs soldats devaient faire une perquisition dans sa chaumière, pour y chercher des royalistes que l'on croyait y être cachés. A cette nouvelle, Clémence, la pauvre Clémence se crut perdue; mais le fidèle Tommy la rassura. Madame, lui dit-il, je connais une retraite où les plus fins des amis de Cromwel ne sauraient vous trouver?

En effet, quand les ombres de la nuit furent répandues sur la terre, il nous amena dans ces souterrains qui appartenaient autrefois à l'abbaye de St.-Patrik, et qui avaient seuls échappé à la destruction de ce gothique édifice. Les nombreux détours de cette prison souterraine, les différentes issues qu'elle a dans la forêt, la proximité d'une grotte vaste et commode pour loger l'ami bienfaisant qui devait se charger de notre nourriture, tout cela rendait la ressource de Tommy précieuse pour nous; suivant ce plan, il eut l'air de se faire solitaire, et il veilla sur notre sort. Hier, pour la première fois, lorsque vous nous avez surpris, il avait oublié, en venant nous visiter, de rouler l'énorme pierre qui sert de défense et d'abri pour empêcher les regards curieux de pénétrer dans l'hermitage.

Le comte Edmond, après avoir fini son récit, supplia Claipole d'user de toutes les ressources de son amitié, pour arracher Clémence et son fils de l'air malsain de leur ténébreux asile; Claipole le promit et témoigna le désir de retourner à Rosenthall, pour travailler à l'exécution de ce plan : Claipole y trouva Betty, le fidèle Love-my et le bon Samuel. L'inquiète Betty, ses honnêtes serviteurs, en revoyant leur maîtresse, firent éclater une joie naïve comme leur cœur, extrême comme leur effroi. En ne retrouvant plus Claipole dans la forêt, la sensible amie d'Emma qui connaissait leur cœur, osa, sans crainte, leur confier la rencontre qu'elle avait faite, les détails qu'on lui avait racontés, le service important qu'elle attendait de leur zèle et de leur fidélité. Betty et Samuel, bien décidés à mourir, plutôt que de

trahir leur jeune maîtresse, la secondèrent si bien, que trois jours après être revenus des souterrains de Saint-Patrik, Clémence, son fils, et lui, habillés en paysans, dans une charrette conduite par le fidèle Samuel, et pourvus d'un sauf-conduit pour passer en France, arrivèrent à Douvres. A des perquisitions sévères, à des interrogatoires inquiétans, Samuel répondait toujours avec calme, qu'il etait le domestique de lady Claipole, fille du protecteur qu'il accompagnait sa sœur et son frère, (country-man, homme de campagne), qui voulait passer en France pour ramener à un seigneur français, un fils qu'il avait donné à nourrir à cette jeune Ecossaisse, pendant le séjour qu'il avait fait avec sa femme dans leurs montagnes; qu'une grande récompense ayant été promise à Sara, si elle ramenait son

nourrison bien portant, elle voulait aller la chercher. Cette fable qui portait un grand caractère de vérité, le calme de ceux qui la racontaient si naïvement, et plus que tout cela le sceau du protecteur que Claipole avait eu l'adresse de lui faire apposer au sauf-conduit de Clémence; tout cela réuni la sauvèrent; elle quitta, sans péril, la terre d'Albion, et rejoignit heureusement son époux à la cour de France. Lord Lindsey fut transporté de joie de revoir Clémence et son Adolphe; il bénit mille fois la main genéreuse qui les lui avait rendus; le passionné Mortimer aceabla lady Lindsey de questions sur Claipole, et tressaillait à tous les éloges que Clémence donnait à son courage, à sa vertu.

Cependant la généreuse Claipole qui n'a voulu séparer la famille du comte de Sommerset que pour mieux

réussir à la sauver, tranquille sur le sort de Clémence, se rend à l'hermitage pour en arracher Edmond qui veut y mourir..... — Non, ma douce amie, répondit le lord Sommerset, je ne profiterai pas de votre noble dévoûment, je suis tranquille...... Cette mort que vous redoutez pour moi, cette mort que mes vœux appellent ici, je l'espère, mon ame avide la recevra sans trouble, sans effroi. Ne doit-elle pas me réunir à mon Emma ? . . . .

Claipole au désespoir de la funeste résolution du comte de Sommerset, essaya vainement de l'y faire renoncer; larmes, supplications, tout fut inutile; elle laissa donc l'amant de son Emma pour aller les pleurer tous deux dans sa profonde solitude de Rosenthall. Les craintes de la triste Claipole, et la barbare espérance d'Edmond ne furent que trop tôt réalisées; une troupe de soldats parlementaires, instruits

que toutes leurs victimes ne leur avaient pas échappé, et qu'il en restait à la grotte de St.-Patrik, une plus calme ou moins exposée, ils s'y rendirent; le comte de Sommerset les vit approcher sans crainte, il était résolu de se défendre, non pour sauver des jours qui lui étaient odieux, mais pour descendre comme son père dans la tombe avec gloire; et pour périr libre en héros, non en esclave sur l'échafaud. Le ciel seconda son dessein; attaqué par une soldatesque en furie, percé de mille coups; étendu dans la poussière, le fils des chevaliers et des preux, expira fièrement, et même, après sa mort, parut terrible à ses assassins; son funeste trépas rouvrit toutes les blessures du cœur dela fille d'Olivier.

Tandis que l'amitié constante de Claipole creusait lentement son der-

nier asile, et la faisait descendre bien jeune dans la sombre nuit du trépas, que faisait Mortimer dans une terre étrangère et à la cour de France : adorant toujours Claipole, gémissant d'être séparé d'elle, ne pouvant ni vivre, ni mourir, ses jours étaient flétris par une sombre langueur. Edouard plus heureux, puisqu'il était réuni à sa douce amie, se livrait aux calculs de la politique, et aux travaux du dieu Mars; mais son frère absorbé par une passion funeste, n'avait aucun courage pour supporter son sort, ni aucune énergie pour le maîtriser : un événement singulier et heureux vint le tirer de cet état : il s'était lié avec un de ses compatriotes exilé comme lui pour la cause des Stuard, et que l'on croyait entièrement dévoué à ce parti. Ce jeune lord, nommé Jacson, avait

avait démêlé promptement que Mortimer conservait toujours un secret penchant pour la cause de Cromwel, et un extrême désir de rentrer dans sa patrie. Il vint donc le trouver un jour, et après avoir obtenu de son honneur le serment sacré de ne jamais découvrir le secret important qu'il allait lui confier, il lui avoua qu'il y avait à la cour un Anglais de distinction qui avait reçu de Cromwel la mission de traiter une affaire secrète, avec le cardinal Mazarin; que des honneurs, des richesses, et la main de Claipole, fille de Cromwel, lui avaient été offerts, s'il avait l'art et le bonheur de réussir, qu'il n'avait pas encore répondu, mais que lui, Jacson, savait fort bien que le lord..... n'accepterait pas cette proposition, parce qu'il voulait se fixer en France; mais que si le lord Mortimer Lindsey voulait accepter,

il lui fournirait tous les moyens pour être chargé de cette mission délicate. Mortimer, au comble de ses vœux, accepta : le lord.... lui remit tous les papiers, et écrivit à Cromwel ses raisons. Mortimer, à son tour, envoya un exprès fidèle à son ancien ami, pour lui offrir de nouveau ses services, l'assurer de son dévouement, et lui faire l'aveu de son ancienne et constante passion pour Claipole, en ne dissimulant pas les raisons qu'il avait de se croire aimé.

Cromwel en apprenant le changement de son ministre secret, et l'amour de Mortimer pour sa fille, fut enchanté de l'heureuse tournure que prenait cette affaire, il répondit à son ami, par la lettre la plus flatteuse, promit l'entier oubli du passé, si le présent était plus favorable ; tout réussit au gré de ses vœux. Le cardinal Mazarin

loua les talens du négociateur, et accorda tout ce qu'il demandait. Mortimer, sûr de son bonheur, quitta sans regret la France, lord Edouard, pour venir s'unir à Claipole, recevoir dans un hymen glorieux la récompense du service qu'il venait de rendre à l'Angleterre, et dans la tendresse de son amie, le prix le plus flatteur de sa constance. Cromwel, qui depuis qu'il était informé du secret de sa fille, croyait que l'amour seul faisait couler ses larmes, résolut de lui cacher le retour de Mortimer, afin de la tirer, par une surprise agréable, de l'état de langueur et de consomption où elle était plongée. La triste Claipole depuis longtemps ne quittait plus Rosenthall; mais hélas! cette champêtre habitation ne pouvait rendre à son esprit troublé le calme de la retraite où elle

avait connu Emma. Seule, livrée toute entière à ses cruels souvenirs, elle avait élevé dans un bosquet solitaire un cénotaphe à la mémoire de ses deux amies, et ses pleurs, en coulant sur la pierre où était gravé le nom d'Emma et de lady Amélina, semblaient avoir moins d'amertume.

Un jour que sa douleur était augmentée encore par un triste anniversaire, elle était venue pleurer sur le monument plus tard que de coutume, lorsque le bruit des sombres cyprès agités par une main téméraire, troubla son recueillement; Claipole effrayée veut fuir, elle se sent arrêtée par une main qui dut jadis s'unir à la sienne, elle la sent trembler; émue par un secret pressentiment, elle n'ose lever les yeux, son cœur lui dit que Mortimer est devant elle, sa raison veut en vain démentir son

cœur, combattu par la crainte, l'amour, la surprise; Claipole tombe à genoux, et serrant le marbre funéraire, elle prononce le nom chéri d'Emma, ce nom est répété par une voix dont les accens la font tressaillir. Mortimer, Mortimer, s'écria-t-elle, est-ce vous qui venez de m'apparaître, ou n'est-ce que votre ombre ?

C'est moi, répond le lord Lindsey en tombant à genoux comme elle, c'est moi, chère Claipole, que l'amour et la constance ramènent dans ce séjour, je viens essuyer vos larmes, faire votre bonheur ; Claipole, vous êtes à moi, la volonté d'un père m'accorde votre main, jadis vous m'avez donné votre cœur, rien ne manque à notre félicité. — Mortimer, répondit Claipole à voix basse et entrecoupée, il est trop tard.... un serment sacré...... la mort s'avance, elle

me saisit... Chère Emma, tu es vengée, ombre sévère de lady Amélina, ne sois pas irritée contre Claipole. Non, elle te promit de n'être jamais l'épouse de Mortimer, et elle ne deviendra point parjure au moment de quitter la vie ; en achevant ce redoutable arrêt, Claipole fait signe à Mortimer de s'éloigner, il refuse d'obéir. La fille de Cromwel soupire, lève sur le monument et sur son ami un regard doux et mélancolique, puis s'éloignant lentement, elle répète d'une voix attendrie : adieu Mortimer, adieu Emma, adieu tout ce que j'aime, je ne reviendrai plus dans cet asile tranquille ; mais vous m'y ramenerez, alors je serai heureuse, je ne souffrirai plus, adieu, adieu.

Ces mots funèbres prononcés par une voix angélique, qui étaient

encore répétés dans l'éloignement par l'écho fidèle, se mêlant au murmure du feuillage agité par le vent, et aux derniers accens de l'oiseau printanier, avaient je ne sais quoi de prophétique, qui aurait tout à coup suspendu l'ivresse du plaisir, le délire de l'amour, l'enivrement du triomphe, l'orgueil de la puissance, les rêves séduisans du bonheur, et qui saisissant l'imagination mobile des heureux du siècle, les aurait ramenés, malgré eux, à de sombres, mais salutaires réflexions. Mortimer éprouva cet ascendant magique. Enchaîné à la place que son amie venait de quitter, il n'avait la force ni de la suivre, ni de chercher à la retenir ; le vent du soir qui commençait à souffler avec impétuosité, le sombre murmure des cyprès et du saule pleureur, dont la longue

chevelure couvrait presque tout entier le monument funèbre d'Emma, cette solitude, ce souvenir de la mórt et de la jeunesse réunis ensemble, cette espérance fugitive qui lui avait apparu un instant, comme sur des nuages aériens, et qui avait fui sans retour, lorsqu'il avait voulu le saisir; les longs malheurs de Claipole, cette constante amitié, ce sentiment pénible et doux, qui fit le charme et le tourment de son existence, cette cruelle souffrance qui avait desséché la fleur de sa vie dans son premier printemps, toutes ces images réunies et mises en opposition avec le calme éternel qui allait devenir son partage pour toujours, remplirent Mortimer d'une sombre et douloureuse pitié.

Puissances du ciel, s'écria-t-il avec effroi, qu'elle est donc imposante et terrible

terrible cette malédiction paternelle, qui pèse sur le fils ingrat et coupable, elle s'attache donc même à ceux qui daignent le plaindre et l'aimer. Sensible Claipole, moi seul ai causé ta mort, si je ne peux t'arracher de la tombe que j'ai creusée sous tes pas, eh! bien, femme adorée, Mortimer y descendra en même temps que toi. Tranquillisé par cette funeste résolution, lord Lindsey se prosterne comme Claipole avait fait sur le cénotaphe d'Emma, y dépose les larmes du regret, le baiser d'adieu; ensuite il reprend la route du château. Cromwel qui avait voulu le suivre à Rosenthall, et qui s'étonnait de sa longue absence, fut encore plus surpris de la douleur répandue sur tous ses traits; il voulut sur-le-champ en connaître la cause. Mortimer raconta ingénûment au père de Clai-

pole la scène du bosquet d'Emma, car c'est ainsi que ce lieu romantique s'appelait. Cromwel, moins alarmé que lord Lindsey, l'engagea prudemment à modérer ses craintes, et à prendre un repos que l'extrême agitation de son esprit lui rendait nécessaire.

Son sommeil fut bientôt interrompu par des gémissemens sourds, des cris plaintifs, des sanglots redoublés; Mortimer, effrayé, se lève, sort de son appartement et rencontre le père de Claipole, qui lui dit d'une voix entrecoupée: Mortimer, ma fille me demande, elle veut aussi vous voir pour vous adresser de cruels, de derniers adieux; elle se meurt...... — Elle se meurt, répète Mortimer épouvanté; il s'élance dans l'appartement de Claipole; Cromwel le suit. Claipole, en voyant son père et son ami

au désespoir, voulut essayer de les consoler; la parole expira sur ses lèvres mourantes: lord Mortimer, dit-elle, je laisse le fardeau de la vie en mourant fidèle au serment que je prononçai entre les mains de votre mère, lorsqu'à ses genoux, prête à la quitter pour jamais, l'enfant de son adoption lui demanda le baiser maternel et la même bénédiction qu'à sa fille, à son Emma; lady Lindsey, en me l'accordant, me dit d'une voix imposante: je te l'accorde, Claipole, à condition que si un jour Mortimer cherchait à renouer les liens qui devaient l'unir à toi, mon enfant, tu songeras que si tu fus bénie par moi, l'ingrat fut maudit par son père, et que jamais ma vertueuse Claipole ne doit devenir la compagne du malheur attaché à la malédiction paternelle. Mortimer, depuis cet instant j'ai renoncé à votre

cœur, le mien fut enfermé dans la tombe de lady Amélina, de sa fille; adieu, je n'achève pas tout ce que je voudrais, tout ce que je devrais peut-être adresser à votre douleur passagère comme l'existence; mon père, Mortimer, le temps s'échappe, la mort s'avance, adieu. Claipole, en achevant ces mots, laissa tomber sa tête sur le sein de sa fidèle Betty; elle n'est plus...

Cette triste nouvelle retentit dans Rosenthall, tous ses habitans en sont instruits; ils ne peuvent croire ce tragique événement. Cromwel lui-même sollicite des secours, appelle des consolations, cherche inutilement du courage pour supporter la perte de sa fille, et éprouve que le rang suprême ne peut consoler ni adoucir les chagrins du cœur. Malheureux de se devoir tout entier à ses hautes destinées, il n'ose se montrer père

dans toute l'étendue des affections attachées à ce titre, et ressent, pour la première fois, que les grandes dignités ont aussi leurs grandes servitudes. Moins esclave que son ami, l'obscur Mortimer peut du moins pleurer en liberté Claipole et son bonheur. Ne voulant pas suivre Cromwel dans le tumulte de la cour, il sollicite la faveur, pour l'unique récompense du service qu'il a rendu au protecteur, de vivre, ou plutôt de mourir près du tombeau qui renferme Claipole et le souvenir d'Emma; cette dernière faveur lui est accordée. Cromwel retourne à Londres suivre le cours brillant de son éclatante fortune, et dissimule à tous les regards le trait douloureux qui déchire son cœur. Mortimer, plus libre, donna un tel essor à ses regrets impétueux, qu'ils abrégèrent le cours

de sa vie. Brisé par la douleur, flétri par les remords, courbé sous le poids de la malédiction paternelle, lord Lindsey ne survécut pas longtemps au premier, au constant objet de ses vives affections ; le même tombeau réunit ces amis, que leurs destinées terrestres avaient toujours séparés ; l'amitié plaintive les pleura tous deux, avec cette différence que l'aimable Claipole, aussi tendre que vertueuse, obtint un éloge parfait, et mérita, par son héroïsme et sa fidélité envers la promesse qu'elle fit à lady Lindsey, d'être comptée parmi le petit nombre des martyrs de l'amitié, tandis que, plus impétueux, moins généreux et soumis à l'empire tyrannique des passions, Mortimer ne vécut que pour les satisfaire, ne mourut que leur victime.

Génies brûlans, dominés par une

imagination errante et avide de grands mouvemens, plaignez Mortimer, et redoutez son malheur, sa punition. Ames tendres et sensibles, qui ne vivez que pour l'amitié, qui ne connaissez que le charme attaché à remplir ses devoirs, qui avez besoin de la vertu pour vivre, du sentiment pour goûter l'existence, du témoignage d'une conscience pure afin d'en supporter les peines, et de l'espérance d'être utile pour en goûter les charmes, pleurez Claipole et imitez sa constance. Vous, hommes orgueilleux, qui lirez l'histoire simple et touchante de ses longues infortunes, malheur à vous, si la douce pitié ne parle pas à votre ame superbe, et si vous écoutez d'un air distrait le chant funèbre consacré à la mémoire de la vertu malheureuse; alors formez bien dans votre cœur dédai-

gneux le souhait que l'infortune ne vienne jamais vous y atteindre, car inutilement demanderez-vous pour votre peine la consolante commisération que vous auriez refusée à la pauvre Claipole. Hommes superbes, vous dirai-je alors, vous fûtes sans pitié; l'aimable et insinuante pitié vous a fui à son tour, et c'est pour jamais.

FIN DU SECOND VOLUME.





